

TRANSUMANCES 15

MONTAGNARDS ET MONTAGNES

3^e trim 82

Prix: 7 f.



Retour aval

Des montagnards occasionnels et des montagnards tout court parlent de la montagne et des montagnards. Un même objet géographique (la montagne) est à la fois l'outil de travail de l'agriculteur, le terrain de jeu de l'alpiniste et (parfois) son ambition esthétique. Il n'y a là rien d'étonnant. La ville aussi est différente pour le marchand ambulant, le manifestant et l'égoutier. Mais en montagne, le haut a peut-être tort de ne pas écouter le bas. L'aval aussi a quelque chose à dire.

Et si la moyenne montagne, avec ses cultivateurs, ses troupeaux, ses fils téléphoniques, ses prés jaunissant, ses retraités, ses saisons et ses touristes constituait le ferment indispensable à la verticale, glacée et haute montagne? "Un grand pays est un pays d'aval, le point de rencontre de toutes choses" dit le Tao.

La montagne:

un no man's land

esthétique ?

Entretien avec

Jean BOCOgnano

La montagne est-elle un objet esthétique qui excède les capacités humaines littéraires, picturales, musicales et autres et frappe tous ceux qui s'en approchent de stérilité? Ou bien cette stérilité est-elle encouragée par divers appareils d'Etat qui craindraient sans elle de laisser échapper, sous forme de création, un peu de leur territoire, un peu de leur pouvoir? Jean Bocognano ancien directeur de la revue La Montagne et actuel directeur de la revue Passage, est bien placé pour émettre des hypothèses à propos de l'actuelle défaite des sens esthétiques face à la montagne ou face aux pouvoirs qui contrôlent cette montagne.

Transhumances: Jean Bocognano, comment êtes-vous passé de La Montagne à Passage selon quel itinéraire?

Jean Bocognano: La chose est simple, mais il faut faire un petit historique. J'ai été pendant deux ans directeur de la revue La Montagne qui est la revue du Club Alpin Français. J'ai été catapulté à ce poste enviable par le hasard, n'ayant pas brigué cette fonction, mais enfin je m'étais piqué au jeu et en effet j'ai essayé pendant deux ans de faire de la revue La Montagne qui était un peu somnolente quelque chose de plus vivant, notamment avec l'aide de mes amis Bernard Amy et Pierre Chapoutot.

Tr: Mais qu'est-ce qui vous a amené à devenir directeur de La Montagne, vos compétences alpines ou vos compétences littéraires?

J.B: Je crois que j'ai été choisi à ce moment-là en raison surtout du fait que j'écrivais sans faire trop de fautes d'orthographe et que je pouvais corriger des épreuves et choisir des textes en fonction de leur bonne tenue. Mes qualités d'alpiniste ont toujours été moyennes. Ce n'est pas pour cela que j'ai été choisi, je le dis tout de suite.

Tr: Deux ans donc en tant que directeur de publication de La Montagne. Pourquoi avez-vous arrêté?

J.B: C'est une affaire interne au Club Alpin, mais qui a eu suffisamment d'échos et qui a fait assez de bruit pour que je puisse en parler aujourd'hui, avec plus de calme d'ailleurs qu'à l'époque. C'est que la revue La Montagne avait un certain côté Journal Officiel de l'alpinisme qui était l'expression d'un monopole de fait que je trouvais injustifié, parce que je ne voyais pas pourquoi en France

il n'y avait qu'une publication d'alpinisme, alors que dans tous les pays où la montagne se pratique au moins autant qu'en France, il y a toujours et depuis longtemps plusieurs revues d'alpinisme. Injustifié et nocif, dans la mesure où ça représentait un mauvais état de santé.

Tr: Qu'est-ce qui faisait que vous étiez systématiquement en minorité à La Montagne?

J.B: Je vais prendre un exemple précis, celui de la représentation des minorités ou de la pensée des minorités dans la revue. Par minorité j'entends par exemple la minorité féminine. Jusque dans les années où je me suis occupé de cette revue, les femmes n'avaient pas la parole dans La Montagne, si ce n'est de manière épisodique et quasiment folklorique au mauvais sens du terme. Or, au cours de ces deux années, j'ai essayé de donner la parole aux femmes et de voir quel pouvait être le point de vue féminin sur l'alpinisme. Cela m'a été violemment reproché. J'ai fait une série de quatre articles et quand j'ai voulu en faire passer un cinquième, on m'a dit "non". J'ai eu 3 voix pour et 10 contre.

Tr: Mais pourquoi ce refus de la minorité féminine? Qu'est-ce que vous attendiez de son expression, de la parole féminine à l'intérieur du Club?

J.B: Pourquoi la refusaient-ils? Je crois que c'est une chose assez simple. C'est pour une raison que les gens ne s'avouent jamais à eux-mêmes, c'est-à-dire une certaine misogynie inconsciente et d'autant plus développée chez les alpinistes que pendant longtemps l'alpinisme a été une affaire d'hommes, presque exclusivement d'hommes. En tout cas, historiquement l'alpinisme est masculin. Alors

les femmes, d'une part elles n'ont pas eu en escalade pure les réussites qu'ont pu avoir les hommes et, d'autre part, elles abordent la montagne dans un tout autre esprit. L'homme aborde la montagne surtout par son aspect héroïque. La femme l'aborde surtout par le côté plaisir. Ce sont des choses qui sont antinomiques. Or, dans la revue La Montagne ce qui était exploité, c'était l'exploit. L'exploit avec toutes ses connotations de virilité et donc de masochisme.

Tr: On a eu les articles de Loulou Boulaz sur la face nord des Drus et ceux de Simone Badier sur la face sud du Fou, qui tous ont marqué des générations et en parallèle on peut remarquer aussi les articles de Mireille Marks qui eux ne font pas référence à l'alpinisme de pointe, mais plutôt à un alpinisme du tou cher, un alpinisme sensuel.

J.B: C'est exact, mais un certain nombre des articles dont vous parlez sont assez récents. Je crois que le plus ancien, ce doit être celui de Loulou Boulaz, mais qui était précisément une espèce de caution bourgeoise que le Club se donnait. De temps à autre, une dame avait la parole. Mais c'était justement une sorte de piège qui permettait ensuite d'exclure toute parole féminine dans la revue. En plus, vous parlez-là d'alpinistes femmes qui s'étaient hissées au niveau des hommes.

Tr: On peut parler aussi de Claude Kogan qui a eu largement voix au chapitre dans La Montagne.

J.B: Bien sûr, et puis aussi Sonia Livanos. Mais ces interventions féminines étaient toujours mises en avant dans la mesure où elles respectaient le point de vue masculin de l'alpinisme, où elles se coulaient dans le moule. Or c'est ce mou-

le que nous avons voulu briser, de façon à donner la parole à ces femmes qui faisaient de la montagne à un niveau moindre et qui étaient exclues, d'une part parce que ce niveau était aussi minoritaire et ensuite parce que dans cet alpinisme moyen la parole était là-aussi réservée aux hommes, mais alors là je ne crois pas pour des questions philosophiques mais pour des questions pratiques, le nombre des auteurs masculins ayant toujours été supérieur, peut-être aussi pour la même raison, au nombre des auteurs féminins. Quand j'étais à La Montagne, parmi les manuscrits que je recevais la prépondérance était des manuscrits dus à des hommes.

Tr: Et à Passage, est-ce bien différent?

J.B: Non, et c'est une des choses que je regrette et contre laquelle je m'élève. Je cherche à recruter des femmes pour que là aussi la parole puisse leur être donnée, mais effectivement Passage a pris au départ une tournure contre laquelle je n'ai rien pu et qui fait qu'on retrouve là le même défaut que celui que j'ai combattu précédemment.

Tr: Comment cela s'est-il fait?

J.B: Il faut revenir au point de départ de Passage. Je vous disais tout à l'heure que j'avais quitté La Montagne parce que j'étais dans une position difficile, étant par les idées que je comptais faire passer dans la revue en position minoritaire, au sein d'un Club qui pensait autrement dans la mesure où il pensait. J'ai quitté La Montagne et il se trouve qu'à ce moment-là mon ami Bernard Amy avait un projet de revue qui aurait été tout à fait différent de La Montagne et Alpinisme et il m'a proposé d'entrer dans son équipe. Cette équipe était composée, à part moi, de cinq autres membres.

Nous étions six au total: six hommes.... Bon. Il a fallu commencer comme ça. C'était ça ou rien, finalement. Depuis nous avons cherché à nous féminiser, mais à vrai dire, nous n'avons pas trouvé de candidates.

Tr: Qu'est-ce qui vous pousse à vous féminiser de la sorte?

J.B: Ce qui nous pousse à cela, c'est simplement le fait que depuis la guerre de 14-18, après la guerre, beaucoup de femmes font de la montagne et on constate dans les clubs qu'il y a maintenant, au moins parmi les jeunes, autant de femmes que d'hommes. Donc, il n'y a aucune espèce de raison, ne serait-ce que numérique, pour que la parole féminine soit éliminée. Or la parole féminine quand elle peut se manifester et quand on la laisse se manifester est assez différente de la parole masculine et elle apporte à la montagne et à l'alpinisme un autre éclairage.

Tr: Mais si je me souviens bien, il me semble que le premier numéro de la revue officielle du CAF commence par un article de George Sand, tout de suite après la guerre de 70...

J.B: Effectivement, oui, il sert un peu d'alibi.

Tr: Alors retrouvant la Mère, vous cherchez une espèce de fondation, ou alors c'est l'évolution des mœurs qui vous pousse à cette féminisation?

J.B: Eh bien, l'évolution de l'alpinisme et l'évolution des mœurs et je crois que ce sont des choses dont on ne devrait plus se passer, parce qu'au fond on se prive d'aspects qui me semblent positifs. On s'en prive bêtement.

Tr: Et indépendamment de cette question

du féminisme, qu'est-ce qui vous a poussé en outre à rentrer dans cette équipe de Passage et à faire quelque chose de tout à fait différent, parce qu'on peut dire que c'est bien différent de tout ce qu'on connaît sur le plan de la relation alpine?

J.B. Ce qui m'a poussé à rentrer à Passage et à y développer ma participation au point d'en devenir directeur, c'est que j'ai toujours considéré qu'on pouvait aborder les questions de l'alpinisme autrement que ce qui était fait dans La Montagne et Alpinisme, autrement que ce qui est fait aujourd'hui, et ce que je dis là n'est pas péjoratif, quand je dis autrement je ne veux pas dire mieux, je dis autrement que ce que font aujourd'hui Alpinisme et Randonnée et Montagne Magazine. Ce sont des revues qui expliquent les moyens de l'alpinisme, le comment de l'alpinisme. Comment aller sur cette montagne, comment faire cette escalade; il y a des rubriques de matériel, il y a des rubriques d'itinéraires. En somme, c'est le comment de l'alpinisme; chose intéressante, mais à mon avis insuffisante. Passage s'est créé parce que quelques personnes ont voulu poser la question de savoir pourquoi. Pourquoi aimons-nous la montagne, qu'y faisons-nous? D'où vient l'alpinisme, où va-t-il? Questions qu'on peut considérer comme philosophiques et absolument inintéressantes, mais qui se trouvent intéresser un certain nombre de gens.

Tr. C'est donc une revue qui, quand même, se destine à un public qui, au moins du point de vue intellectuel, appartient à l'élite. Ça ne vous gêne pas?

J.B. Oh non, non, non, ça ne me gêne pas. Je dis volontiers que je suis élitiste, bien que ce ne soit pas très bien vu. Mais mon élitisme est très simple, il

consiste à dire qu'il faut non pas provoquer un nivellement par le bas, mais au contraire tirer les gens vers le haut. Ce n'est pas mon élitisme qui est intéressant, c'est d'amener les gens à faire partie de cette prétendue élite dont vous parlez.

Tr. Est-ce que vous pensez que ça a vraiment une utilité de tirer les gens vers le haut, du côté de la tête, vers quelque chose qui engage autant les sens et le physique que l'alpinisme? Est-ce que ne vous paraît pas un peu stérile toute question sur un jeu aussi animal que l'alpinisme?

J.B. Alors là vous me mettez parfaitement à l'aise. Je dis toujours: l'alpinisme est un sport. Point. Alors à partir de là on pourrait dire que c'est fini, puisque je dis moi-même: point. Mais en fait l'ouvrier qui travaille, l'artisan qui se retourne sur son outil de travail et qui réfléchit, ce n'est pas un imbécile, c'est quelqu'un qui s'intéresse à ce qu'il fait, qui aime ce qu'il fait au point de s'intéresser à son outil de travail. Nous, alpinistes, qui ne sommes pas des travailleurs, qui au contraire sommes des joueurs, nous jouons avec la montagne, nous jouons avec notre corps, de façon très sportive et très animale, comme vous le disiez si justement tout à l'heure. Mais nous pouvons nous retourner sur notre pratique et l'examiner et voir en quoi il peut être intéressant de la décortiquer sur le plan philosophique, littéraire, psychologique, psychanalytique, sociologique, historique, géographique... Ça ne me paraît pas absolument inutile, ça ne me paraît pas vain, ou alors il faut renoncer à la littérature, il faut renoncer à l'art, il faut renoncer à l'alpinisme qui est aussi un art.

Tr. Oui, il me semble que ce qui est dans

la littérature de Passage, si formellement elle est parfois un peu complexe, c'est l'interrogation assez claire, qui cherche à légitimer la pratique de ce jeu, dans l'histoire, dans la psychanalyse, à l'enraciner dans un discours qui est somme toute pour l'époque à laquelle on vit assez normalisé. Il me semble que vous arriviez au paradoxe de mettre dans les rais d'un discours normalisé une pratique complètement marginale.

J.B. Pour nous, nous ne voyons pas exactement les choses comme ça. Il y a deux aspects que je voudrais dissocier. D'abord, il y a celui de l'alpinisme proprement dit. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir pourquoi nous avons cette pratique, à quoi ça peut correspondre, et pour redire ce que je disais tout à l'heure, voir d'où ça vient et jusqu'où ça peut aller. Ce sont de vieilles questions auxquelles on peut trouver un aspect religieux, d'où venons nous, où allons nous? On n'invente rien. C'est depuis très long temps que l'homme se pose ces questions. Alors nous les posons à propos de cette activité, l'alpinisme. Et je ne crois pas que nous passions tout à la moulinette systématiquement, en disant: bon, nous allons faire une étude sociologique de l'alpinisme, ou une étude psychanalytique; nous sommes beaucoup plus inquiets que ça. Nous pensons que l'alpinisme est un phénomène très difficile à cerner. D'abord parce qu'il y a plusieurs alpinismes, plusieurs manières de sentir la montagne et de la pratiquer. Mais nous tâtonnons. Passage n'existe pas, si je puis dire. Il n'y a pas de pensée Passage. J'aime à le répéter, parce que nous sommes six, nous sommes six qui faisons cette revue, nous sommes six très différents de comportements, de politique, de philosophie, de religion, de tout, et même d'alpinisme. Mais nous sommes tous les

jeu réfléchi

élite

six mus par cette même idée que ces différentes approches doivent avoir une espèce de dénominateur commun.

Tr: Ce que je voulais dire, c'est qu'en lisant But ou France-Football, on n'a pas l'impression qu'une métaphysique du football est indispensable, alors que quand on lit Passage, on remarque qu'il est presque essentiel à certains de ses membres de trouver une espèce d'origine métaphysique, historique ou psychanalytique à l'alpinisme. C'est ça qui est un peu curieux.

J.B: Eh bien, je crois que ça ne fait que reposer le problème. Quelqu'un a écrit récemment, je crois que c'est Jean-Michel Asselin dans l'Année Montagne: "Seul l'alpinisme parmi les sports a pu susciter ou peut susciter ce type de discours". Alors justement, on repose la question, pourquoi l'alpinisme et lui seul? Et en effet on constate que ni l'escrime ni le football, ni même l'athlétisme, sur lequel il y a eu en fait plus d'écrits que sur les autres sports, aucun de ces sports n'a suscité des interrogations métaphysiques. Bon, alors pourquoi l'alpinisme. C'est toujours un peu la même question.

Tr: Je crois que ça se résume bien si on pense à la mer. L'alpinisme n'est pas qu'un sport, c'est aussi une espèce d'aventure et si la métaphysique de la mer existe, il est normal que le monde alpin cherche aussi une métaphysique.

J.B: Alors je dirais en plus et c'est le deuxième aspect dont j'ai parlé tout à l'heure, c'est que l'alpinisme a suscité, en dehors de Passage et bien avant Passage, une certaine littérature. Il y a des romans de montagne. On peut dire aussi qu'il y a une peinture de montagne. Enfin, il y a eu autour de la montagne et

de l'alpinisme une activité intellectuelle que pour notre part nous trouvons, à part quelques glorieuses exceptions, médiocre.

Tr: C'est exactement la même pensée qui me venait. Littérature et peinture sont marquées du sceau de l'échec, en ce qui concerne le projet et en ce qui concerne l'oeuvre obtenue.

J.B: Nous constatons cette médiocrité, nous la déplorons mais peu importe, elle existe et la nouvelle question est: pourquoi la montagne est-elle une si mauvaise inspiratrice?

Tr: Et est-ce que finalement il y a vraiment quelque chose à dire, est-ce qu'il y a vraiment quelque chose à montrer sur cette chose un peu mystérieuse qu'est l'alpinisme?

J.B: Nous le croyons, sinon nous ne ferions pas Passage. Mais Passage, je l'ai dit tout à l'heure, c'est surtout une inquiétude: pourquoi y a-t-il cette médiocrité? Vient-elle des alpinistes? Vient-elle du milieu et de l'inspiration qu'il peut provoquer? Ça reste pour nous à l'état de question. Je m'occupe particulièrement à Passage de l'aspect Beaux-Arts, essentiellement peinture. Je suis bien obligé de constater que la peinture dite de montagne (encore faudrait-il s'entendre sur ces termes) est généralement médiocre. Qu'on me cite un grand peintre de montagne! Je crois que les doigts d'une main suffiraient, et encore en comptant là-dedans des gens comme Turner qui n'ont pas été alpinistes, ou Kirchner, ou Hodler. Ils se terminent tous en er, je ne sais pas pourquoi.

C'est une question que j'ai essayé personnellement d'élucider. Je n'ai pas abouti encore. Je dis "encore", parce que j'espère aboutir à une conclusion bien

certaine, mais cela m'inquiète. Et en littérature aussi, en photographie aussi. Je ne parle même pas des pièces de théâtre qui sombrent souvent dans le ridicule. La poésie est un genre qui est plus reçu. Il y a des poésies de montagne. Il y a beaucoup de poètes de montagne, mais là-aussi, si on veut être sévère, il faut dire qu'il y en a peu de bons.

Tr: Et même chez les grands poètes, il y a peu de réussites typiquement alpines.

J.B: Alors ça devient de plus en plus troublant tout ça. D'une part il n'y a pas de bons poètes de montagne et quand les bons poètes, ou réputés tels, placent dans leurs oeuvres quelques pièces, quelques poèmes inspirés de la montagne, eh bien généralement, on ne peut pas compter ça parmi leurs chefs d'oeuvres, tant s'en faut.

Tr: La musique?

J.B: La musique, c'est encore plus catastrophique, à vrai dire. Il y a peu de choses. On cite toujours la Symphonie alpestre de Richard Strauss, mais ce n'est quand même pas le chef d'oeuvre de Richard Strauss.

Tr: On pourrait retenir Vincent d'Indy, peut-être.

J.B: Mais Vincent d'Indy est-il un si grand compositeur?

Tr: Bon alors que pensez-vous de la stérilité intellectuelle qu'inspire, que produit la montagne?

J.B: Je pense que c'est très regrettable mais c'est très intéressant, parce qu'il faudrait quand même savoir pourquoi. Pourquoi a-t-on dans l'ensemble des romanciers de seconde zone? Notre revue essaie numéro après numéro, de mieux cerner le

stérilité

problème, mais aussi de donner des démentis, parce que au fond nous avons aussi nos poètes, nous avons non pas nos romanciers, parce que dans une revue même quand il s'agit d'un petit livre comme Passage, on ne peut pas publier un roman, alors nous nous contentons de nouvelles. Nous avons publié des nouvelles parce que nous les trouvions bonnes, peut-être moins insignifiantes que ce qu'on a pu lire jusqu'ici, mais que tout soit satisfaisant ça n'est pas vrai. Mais enfin, nous essayons d'une part de faire ce travail d'analyse et d'autre part de donner la parole à des gens qui croient pouvoir écrire sur la montagne.

Tr: Oui, il y a dans Passage une certaine prolifération d'alpinisme fiction. Quel effet ça vous fait? Ce qui me choque dans cette fiction, c'est que finalement il n'y a rien de senti, mais que tout est pensé. Je veux dire que c'est une projection des espèces d'angoisses rationnelles qu'on peut avoir à notre époque, projetées à propos de l'alpinisme, des parois, de la verticalité, etc, dans un ultérieur, mais qui ne raconte rien, qui n'explique rien, qui ne traduit rien de ce mystère littéraire qu'est la montagne

J.B: A mon avis, c'est une facilité, au mauvais sens du terme et il faudrait trouver quelque chose qui soit vraiment différent et qui soit de la belle littérature. Il faut aborder le genre romanesque de front.

Tr: Est-ce que le genre romanesque, dans lequel fleurissent les pires exemples, appartient bien au milieu de la montagne? Est-ce que ce n'est pas plutôt le récit; essayer de réhabiliter le récit, essayer de trouver un nouvel aspect du récit d'un enregistrement littéraire du vécu, n'est-ce pas ça la vraie forme lit-

téraire de la montagne?

J.B: En tout cas, c'est une voie qui pourrait être une bonne solution. Il faudrait trouver une manière de récit qui soit intéressant pour tout le monde... Il n'y a pas de littérature de montagne qui soit spécifique, avec des règles à elle. Ce qui change, c'est le sujet, c'est le milieu, c'est le motif et c'est la motivation des gens qui sont là. Mais les règles du jeu littéraire, on ne voit pas pourquoi elles seraient changées du fait que la montagne est l'objet ou le sujet du roman.

Tr: Tout simplement, il y a un mode d'expression qui peut être plus approprié que l'autre. En peinture, on voit plus souvent des aquarelles de montagne réussies que des huiles. C'est à ce niveau-là tout simplement.

Pourtant, il me semble que quelqu'un qui est un sportif de pointe ait introduit quelque chose d'un peu nouveau dans le récit, c'est Desmaison, dans son dernier livre. Il semble que cet aspect de relation extrêmement senti indique que Desmaison a pris véritablement un tour de plume et peut-être une direction nouvelle.

J.B: Autre point de convergence entre vous et moi, c'est qu'en effet je considère depuis longtemps Desmaison sur les deux plans: celui de l'alpinisme. Je considère que ça a été et c'est encore un des meilleurs alpinistes de sa génération. Alpinisme sur le plan humain: c'est quelqu'un qui m'a apporté beaucoup de choses. Et puis sur le plan de l'écriture: je ne dis pas que ses premières œuvres écrites aient été des réussites de style ou d'écriture, mais maintenant il en est à un point en effet qu'on peut trouver excellent.

récits



Dessin de Gérard SINGER, emprunté à Passage 4.

Tr: Autre chose que j'ai admiré ces derniers temps et qui me paraît être novateur, c'est le livre K2 de Messner, qu'en pensez-vous?

J.B: Avec Desmaison et Messner vous avez cité les deux noms que je citerais toujours si on me demandait: quels sont vos deux alpinistes et auteurs préférés, vos deux écrivains de montagne préférés? Je n'aime pas tous les livres de Messner parce qu'il y a quelquefois des facilités, du baclage, du pillage et du plagiat.

Tr: A part ces deux auteurs-phares, quels sont les grands ancêtres?

J.B: Avec Desmaison et Messner, il s'agit de littérature très spéciale. Ce n'est pas de la littérature vraiment romanesque. Nous ne sommes pas là dans la littérature au sens des manuels scolaires. Nous sommes dans autre chose et là je vous rejoins encore. Comment classer ce genre? C'est assez inclassable à mon sens.

Alors les grands ancêtres en littérature alpine... Evidemment, vous me direz qu'on pense toujours à Samivel, non?

Je dois être très mauvais lecteur, mauvais coureur peut-être, mais jusqu'à présent je n'ai pas trouvé de livre de montagne qui ait trouvé grâce devant moi. Je ne connais pas de bon livre de montagne.

Tr: Aucun livre de montagne ne vous a parlé de manière assez intime pour qu'il mérite d'être cité ici?

J.B: Non, non. Prenons l'exemple bateau: Frison-Roche. Premier de cordée à mon sens n'est pas un bon livre de montagne. Ce que je préfère chez F-R., c'est son dernier bouquin qui est un bouquin de souvenirs où il y a vraiment une épaisseur humaine qu'il n'a pas su mettre

Frison

dans ses romans de montagne. Là, en se racontant, il raconte en même temps la montagne. C'est là justement l'aspect paradoxal de l'alpinisme. Quand F-R. a voulu faire de la littérature, à mon sens, il a fait de la mauvaise littérature. Par contre, quand il écrit ses mémoires, ça s'appelle Le Versant du soleil, il écrit quelque chose dans un style qui n'est pas tellement renouvelé par rapport à ses précédentes oeuvres, mais où le souffle humain emporte l'oeuvre. C'est un pavé de 4 à 500 pages où l'intérêt ne se dément pas et où finalement apparaît un homme et un écrivain. Ça aussi, ça fait partie des paradoxes de la littérature alpine, de l'alpinisme. La peinture de montagne en est là aussi. Nous avons trouvé chez les romantiques, et notamment chez les romantiques allemands, quelques bonnes oeuvres de montagne qui seront en marge de la montagne, où ce sera la montagne qui est là, belle, mais non parce qu'on aura voulu la représenter, mais parce qu'on aura voulu représenter un coucher de soleil.

La montagne chez Frison-roche, elle est intéressante à partir du moment où ça n'est pas elle qui est le centre, mais où elle est la vie même de l'homme. L'homme a voulu se décrire et en même temps il a parlé de la montagne et il réussit à rendre la montagne intéressante. Alors que dans ses oeuvres romanesques, c'est beaucoup moins évident.

Tr: Et en ce qui concerne les récits, puisque c'est quand même l'essentiel de la littérature alpine?

J.B: J'avoue que j'ai un petit goût pervers pour Georges Sonnier.

Tr: C'est une sainte perversion.



J.B.: Oh, sainte, sainte, qu'entendez-vous par sainte, voulez-vous dire sacrée?

Tr.: C'est vrai que c'est à mi-chemin entre le récit et le roman, c'est quand même du roman, non?

J.B.: C'est du roman très vécu. C'est toujours à base de récit, chez Sonnier. Sauf peut-être l'Eiger, où il n'est jamais monté et il ne s'en cache pas et qui est une oeuvre de pure fiction, mais alors fondée très sérieusement sur des documents. Il n'y a rien qui n'ait été vérifié et qui ne corresponde à une réalité d'alpinisme.

Tr.: Maintenant, je voudrais vous interroger sur vos confrères étrangers.

J.B.: Il y a beaucoup de revues d'alpinisme dans le monde et quand j'ai commencé à m'intéresser aux revues d'alpinisme, presque professionnellement, quand j'étais directeur de La Montagne, j'ai été très étonné de voir que toutes les re-

vues du monde que nous recevions, étaient finalement assez interchangeables. Bien sûr, les revues allemandes parlent surtout de la montagne allemande, les revues italiennes de la montagne italienne, etc. C'étaient à peu près les mêmes revues, sauf une qui se rapproche assez de Passage en ce que sa périodicité est assez aléatoire. Elle paraît une fois par an, les bonnes années. C'est la revue américaine Ascent qui est la revue du Sierra Club, club de la côte Pacifique.

Tr.: Il fut un temps, il y a une dizaine d'années, où il semblait que La Montagne se rapprochait d'Ascent. Je me souviens notamment d'un article de Robinson il me semble, sur l'approche de la montagne comme une espèce de drogue et une ivres-

se de la verticale et puis il n'y a pas eu de suite.

J.B.: A vrai dire cet article, sans révéler de secret, est passé un peu frauduleusement, à l'insu de la direction du Club.

Tr.: Ah bon, c'était une espèce de pirate glissé dans les colonnes. Mais c'était un très bon article, illustré de photos renversantes.

Je me souviens d'un Mont Aiguille absolument magnifique. Ça semblait donner un ton nouveau à la revue. Et puis il fut un temps où on voyait dans La Montagne des lignes de Luc Cenize. Cette espèce de tension littéraire ne se voit plus dans La Montagne ou très rarement.

J.B.: Je peux vous dire qui est Luc Cenize. Je vous ai parlé tout à l'heure de Bernard Amy: c'est un seul et même homme. Luc Cenize est un nom de plume sous lequel il a écrit longtemps dans La Montagne. C'est lui le fondateur de Passage. Il a peu écrit jusqu'ici dans Passage. Il a surtout donné des essais théoriques. Mais nous allons publier de lui un recueil de nouvelles, qui seront d'ailleurs publiées sous le nom de Bernard Amy, puis que Luc Cenize est assez lié à la revue La Montagne, de même que je signalais dans cette même revue sous le nom de Marc Gabizo, pour que ma signature n'apparaisse pas trop souvent alors que j'étais directeur. C'est avec des petites astuces comme ça qu'on fait une revue, avec deux ou trois personnes. Parce qu'en fait c'est toujours comme ça, il y a beaucoup de gens qui veulent être au sommaire, mais peu de gens qui veulent tenir la plume. Luc Cenize a apporté quelque chose à la nouvelle de montagne, tout en restant dans ce côté fantastique que nous regrettons tout à l'heure. Mais il a une

tronc-feuille

écriture qui est du meilleur aloi, ce qui fait que ce reproche est atténué par un aspect beaucoup plus intériorisé que le fantastique lui-même. Son expérience d'alpiniste passe tout entière dans le fantastique, de telle sorte que ce mélange des genres réaliste et fantastique est tel qu'on n'est plus tenté de faire la part entre les deux. Je vous citerai à ce propos une anecdote au sujet d'un texte de Bernard Amy, une nouvelle publiée dans La Montagne, nouvelle intitulée "Le meilleur grimpeur du monde" et que nous allons reprendre. Le héros était un nommé Tronc Feuillu...

Tr.: ...qui a fait un tabac dans le monde alpin. C'est devenu presque un nom commun. C'est-à-dire que chez les grimpeurs quand on parle de quelqu'un qui grimpe peu et gamberge beaucoup, on dit "il troncfeuillute un peu"...

J.B.: Tronc Feuillu n'ayant jamais existé on peut dire que c'est une histoire inventée. A la suite de la publication de ce texte, la revue La Montagne a reçu je crois 15 à 20 lettres demandant qu'on révèle vraiment le nom du héros, disant qu'étant donnée la sympathie qu'il avait inspirée, il était inutile de la cacher sous un pseudonyme.



revues

L'état

de

glace

Entretien à propos des
cascades du même métal

Philippe est l'auteur d'un topo-guide sur les cascades (de glace) de Freissinières. Le but lucratif étant évidemment exclu, il nous a paru intéressant de lui demander pourquoi il avait conçu ce projet, compte tenu de son originalité.

Transhumances: Alors, Philippe, pourquoi?

Philippe Rodet: Le but, c'était de permettre aux grimpeurs, de plus en plus nombreux à être attirés par la glace, de se rendre dans cette vallée qui regorge de possibilités.

Tr: Est-ce qu'il n'est pas dangereux de faire de la publicité autour d'un genre d'escalade aussi particulier.

P.R: Le topo ne dit pas aux débutants "allez dans les cascades A, B ou C". C'est plutôt une invitation à connaître. Chaque grimpeur choisit la cascade correspondant à ses capacités, en connaissance de cause: conditions, stalactites, risque d'avalanche, etc.

Le grand intérêt des cascades, c'est de donner l'occasion de grimper en hiver, avec des passages tout de suite très difficiles, sans pour autant se lancer dans une hivernale, avec sa longue marche d'approche. En cascade, les conditions sont souvent très dures et exigent un équipement adapté mais, à la différence de l'hivernale, l'engagement est presque nul. Les très grandes cascades sont rares. On peut rapidement rejoindre le bas de la cascade et la vallée. Mais les sensations sont extrêmement fortes. Il faut un gros moral car on est exposé dans transition. On est tout de suite dans le vif du sujet.

Tr: La cascade est une espèce de stade, un endroit où l'on sait que l'on pourra "facilement" s'amuser, mais à la différence d'un stade, d'une école ou d'une falaise, la cascade, elle, change tout le temps. Qu'est-ce que ça veut dire faire le topo-guide de quelque chose d'aussi éphémère?

P.R: C'est vrai que les cascades changent d'une semaine à l'autre et même d'

un jour à l'autre. En fait, de deux choses l'une: ou elles sont en condition ou elles ne sont pas en condition. Je les ai décrites comme étant faisables en condition. Et dès lors qu'elles sont en condition, même en tenant compte de leurs variations, il n'y a pas de problème pour se situer. Le topo permet de se repérer dans la cascade elle-même mais il décrit aussi ce qui ne change pas: les possibilités de descente, les endroits-clefs, les pitons en place, les abris, les risques d'avalanche. Selon l'épaisseur de la glace, des pitons apparaissent ou disparaissent, mais ça c'est comme en montagne.

J'ai reçu pas mal de courrier de gens qui ne connaissaient pas la vallée. Le topo leur donne le maximum de possibilités de grimper, parce que selon l'orientation, à cent mètres près, une cascade peut être en condition et l'autre pas.

Tr: Les cascadeurs, si on peut les appeler comme ça, ne sont pas encore très nombreux?

P.R: Je pense que dans les années qui viennent, grâce notamment au progrès du matériel, ils vont être de plus en plus nombreux. Ça va devenir un peu l'équivalent de la falaise. Aux gens qui sont bloqués l'hiver dans les villes, qui n'ont pas le temps de se lancer dans une grande voie en hivernale, les cascades donnent l'occasion de trouver de la bonne glace, dans le minimum de temps dont ils disposent.

Tr: Donc, tu as fait ce topo pour faire gagner du temps au grimpeur des villes, coincé par son travail. Tu lui dis que ça existe. C'est une première raison.

Mais un topo, ça se signe et tu as signé le tien d'ailleurs. Alors un topo,

est-ce que ça n'est pas une marque de propriété sur un inventaire? La cascade est un domaine nouveau qui donne des idées aux chasseurs de primes et autres arrivistes du milieu de la montagne. Il y a là de bonnes occasions de se constituer une belle carte de visite en marquant d'un nom des "premières" de cascades, ce qui n'a pas grand sens. Ton topo est-il dirigé contre ces petits caïds?

P.R.: Oui, quand c'est nouveau, dans tous les domaines, des gens se dépêchent de se tailler une propriété. C'est vrai que j'ai fait ce topo en réaction à une personne qui s'était approprié l'ouverture d'une bonne partie des cascades de Freisinières. Je l'ai signé, parce que c'est un travail et parce que j'en revendique la responsabilité. Mais l'ouverture d'une cascade, c'est aléatoire. L'inclinaison elle-même n'a pas une grande importance. L'état de la glace compte beaucoup plus. Alors dire "j'ai ouvert cette cascade", ça ne correspond à rien du tout. On ne peut pas raisonner comme si c'était du rocher. C'est trop différent.

Tr.: Justement, je trouve que tu n'es pas assez polémique. Tu le ménages.

P.R.: Je l'ai signalé, parce que pour moi ça a une importance, mais il n'est pas du tout évident que ça intéresse la majorité des gens qui m'ont écrit. C'est pour ça que je n'ai pas insisté. Rien qu'en faisant le topo des cascades, j'ai montré qu'il leur était passé à côté. Il ne faut pas non plus donner trop d'importance à ce genre d'arrivistes.

Tr.: Entièrement d'accord. Existe-t-il d'autres topos comme le tien?

P.R.: Oui, il en existe pour la combe de Malaval et pour l'Alpe d'Huez. Il reste beaucoup de secteurs à aborder par les cascades, les Ayes, le Fournel...



Tr.: Est-ce que ce n'est pas un peu dommage de livrer de cette manière-là la montagne? Loin de moi l'idée qu'elle doive se mériter, mais ne prive-t-on pas le grimpeur du plaisir de l'invention, de la découverte?

P.R.: Je crois que dans l'avenir les topos seront beaucoup moins précis que dans le passé. Je prends l'exemple du bouquin de Labande, c'est au grimpeur à chercher l'itinéraire, en regardant autour de lui. Mais il n'empêche que d'autres réclameront toujours un mode d'emploi de la montagne et rien d'autre.

Tr.: Pour terminer, je voudrais risquer quelques considérations personnelles sur les topo-guides. Il y a deux attitudes. La plus courante, résignée, est de dire: les topos sont un mal nécessaire. Il faut qu'ils soient les moins mauvais possibles, qu'ils élargissent leur point de vue. La deuxième attitude est nihiliste et dénonce comme flic tout auteur de topo-guide et fait de chaque topo le maillon d'une chaîne policière qui menace la montagne. Ce point de vue suppose beaucoup trop de désir d'autonomie au montagnard occasionnel. Il suppose aussi que la découverte du terrain suscitera la découverte de l'Autre et son respect. Ayant appris à rencontrer l'Autre en montagne, le montagnard occasionnel saura désormais le rencontrer là où il gîte ordinairement, c'est-à-dire en ville, et à partir de là tout changera.



Souvenir d'un vent poète

qui souffle encore sur la neige...

Dans la nuit, c'était le vent caresse courant d'air froid entre les montagnes, à l'endroit même où j'étais couché, les yeux dans une étoile...

Puis au matin, il s'était tu pour laisser apparaître majestueusement le soleil: c'était ainsi chaque matin, aux heures tièdes de lumière succède une trêve du vent impatient. C'est toujours l'heure de se remettre en marche.

Et quand, au milieu de l'escalade, je levai les yeux vers le sommet encore lointain, ce fut un vent poète, calme, presque doux...

Il avait pris la neige pour complice et lui faisait faire mille et une étoiles, la projetant comme un voile sur un secret, au-dessus de ma tête, dans un vide effrayant qu'ils semblaient ignorer... Comme un rêve qui s'envole ou une chevelure folle dans le bleu du soleil...

Mais dans mon dos, la montagne et le vent ont conspiré contre ma peau. Quand je m'élevai sur la face raide et enneigée, ils me jetèrent au visage une poignée de cristaux qui me firent fermer les yeux et retenir mon souffle. La caresse était devenue violence et le poète un élément inquiétant, presque dangereux. Mais, sûr de moi, j'ai souri: la montagne se défendait de ma progression, c'était normal et je restais cependant le plus fort: ce vent-là ne m'arrêterait pas...

Puis les bourrasques se firent de plus en plus serrées, de plus en plus méchantes, cherchant à détruire le fragile équilibre qui me maintenait les yeux rivés sur le sommet et qui me permettait de progresser.

Et ce fut au moment où j'atteignis les derniers rochers qui protègent le sommet que je vis le vent sauvage trainer derrière lui de monstrueux nuages chargés d'une inquiétante menace.

Le vent était devenu géant, capable de métamorphoser le temps et le soleil en tempête.

qu'un visage

complice

a fait miroiter



Alors son coup de poing glacial m'a gelé les mains, gelé les pieds et je me suis acharné jusqu'à franchir la corniche qui mène au sommet...

Et là, ce fut un ballet de brouillard et de nuées qu'il fallait à nouveau traverser pour rejoindre la vallée, descendre de son sommet.

Car le sommet n'existe que pour nous permettre de regagner ce que l'on a quitté, avec un peu plus de couleur et de folie dans le regard.

Et le vent piège, puisque j'avais atteint le sommet, s'était juré de m'empêcher de redes cendre: ainsi, la victoire devenait superflue, éphémère et l'ascension dérisoire puisque j'étais perdu...

Alors, j'ai dégringolé la montagne jusqu'à quitter la zone sombre de nuages et d'humidité et là, j'ai pu retrouver le chemin de la vallée.

Tortueux, semé de vides et de fatigues, la montagne l'avait cependant tracé suffisamment. Ainsi, j'ai gagné la moraine où, les yeux meurtris de lumière, la peau craquée par le soleil, dans un état de somnolence étoilée de souvenirs, je rencontrai une dernière fois celui qui fut mon compagnon de route, tantôt poète, tantôt taquin, puis bourreau, piège et conspirateur.

Sur le chemin poussiéreux de la moraine, le vent fit devant moi, du sable et de la pierre, un tourbillon que la lumière oblique du couchant est venue caresser calmement.

Dernier visage, qui n'était plus ni un ami ni un ennemi, et qui venait me rappeler que, si j'avais été le plus fort, mon bonheur de vaincre n'en restait pas moins éphémère et que la montagne, incontestablement, en devenait plus belle.

Face Est du Coolidge, avec Pierre
Juin 80. M. J.

Coolidge: "On nous fit des récits terribles sur les dangers de traverser les glaciers, et sur les dangers aussi d'être fusillés par quelques douaniers à la poursuite d'une caravane de contrebandiers." (1) Marcher, à proximité d'une quelconque frontière, révèle une motivation économique.

Les gestes du cartographe sont aussi ceux du contrebandier. Helbronner: "Que faites-vous ici?" crient mes agresseurs. - "Et vous-mêmes?", tandis qu'une lueur rassurante éclaire mon esprit frappé de l'inutilité de la question chez des assassins. - "Nous sommes la douane!" - "Qui me le prouve: vous n'êtes pas en tenue? (...)" L'un d'eux prenant la parole: "Nous pensions que vous étiez des contrebandiers venus pour faire passer des moutons d'Italie; nous vous avons surveillés toute la journée d'hier: nous avons dormi près de vous à la belle étoile... Nous voyons maintenant que vous êtes des ingénieurs de la carte... Nous sommes volés! Nous perdons la prime sur le troupeau que nous espérons voir passer!" (2)

À la frontière -Coolidge dans le massif d'Ambin et Helbronner vers le col de Valmeinier- si on ne traque pas les passeurs de moutons, c'est qu'on en passe soi-même. À partir de 1882 la tension franco-italienne donne à la marche en montagne, à la frontière, une fonction nouvelle. Si l'on marche, c'est pour observer, enregistrer, dessiner. Marcher c'est raviver une mémoire du terrain défunte, c'est reconnaître au sens militaire du terme, inventer, établir une nomenclature.

ALPINISTES

Les alpinistes une fois encore entrent dans un jeu dont ils méconnaissent les règles. Coolidge: "Il est devenu (depuis 1885) presque impossible pour des alpinistes étrangers d'explorer les montagnes de la frontière franco-italienne au Sud du Petit-Saint-Bernard. Les alpinistes français et italiens ne se font aucune idée des tracasseries auxquelles les touristes étrangers sont exposés.. Je n'aime pas à être arrêté en Italie sous le soupçon de collectionner des plantes (ce que je n'ai jamais fait de ma vie), mais j'aime encore moins être arrêté en France comme espion, lorsque mon désir unique n'est que de révéler aux touristes étrangers les beautés des Alpes de ma France bien-aimée..." (1)

L'alpiniste français ou italien doit savoir à

quoi s'en tenir. Il n'ignore pas que sa seule présence à la frontière est déjà un acte d'espionnage, avec toutes les variantes de cette pratique, agent français travaillant pour les Italiens ou l'inverse et l'agent double qui tire profit de chacun de ses pas dans un pays ou dans l'autre. L'étranger est doublement suspect, ou bien il faut qu'il soit allemand. L'allemand, on a appris à le reconnaître dès avant 1870, au point d'en avoir des hallucinations, sous des déguisements de bonnes soeurs et de pêcheurs à la ligne. L'anglais est plus qu'étranger, il est étrange. Pour qui "marche" Coolidge? A qui servent ses "premières touristiques" ainsi qu'il appelle ses courses et la révélation des beautés de la montagne, quand il n'est question que de planter des jalons sur des sommets et de faire des cartes militaires?

On accuse les alpinistes de reconnaître des sommets, des cols, des passages, alors qu'ils ne sont pas venus à bout d'une première connaissance. Le "contrebandier" Helbronner est en campagne pour ses relevés géodésiques. Coolidge n'a que de mauvaises cartes et préfère son instinct. Pour lui les cartes les plus justes ne remplaceront jamais le réel. Henri Ferrand, lui, s'en prend à ceux qui font la carte. Il discute des noms et des altitudes et doute du sérieux des cartographes. Comme un anglais, il est suspect de partout. Son patriotisme s'en émeut. Lors d'une excursion au col de la Galise, il est suivi tout du long par deux gendarmes. Il s'exclame: "...de nos jours, au temps de liberté et de civilisation où nous vivons, une société (le CAF), dont le but élevé et le patriotisme sont assez connus pour qu'une décision spéciale du ministre de la guerre ait autorisé les officiers à en faire partie, ne peut excursionner sur la frontière, sans qu'on juge à propos en haut lieu de la faire surveiller par des gendarmes" (3)

Une autre fois, venu à Suse en Italie pour gravir le Rochemelon, "avec des guides, des cartes et un appareil photographique", en pleine tension diplomatique, Ferrand est rejoint à la course par les carabiniers. L'argument décisif est le carnet de membre du Club alpin italien qui lave le français du soupçon d'espionnage.

Dans tous les cas le touriste est un être innocent. Il est ce qui se rencontre de plus indiscret en montagne. Il publie les secrets séculaires des contrebandiers, il avance sans souci de dissimulation. Les lacunes de la carte le laissent perplexe. Il fait part de son étonnement, comme s'il était

Tous contrebandiers,

tous espions!

La surprise fut terrible pour l'alpiniste. Il se croyait l'inventeur de cette montagne. Il croyait qu'à jamais l'humanité lui serait reconnaissante de chacun des pas qu'il osait héroïquement avancer dans ce désert stérile. Mais voilà que de derrière les rochers s'élèvent des voix irrespectueuses qui lui disent de mettre les bras en l'air, de jeter à terre sa canne. Le chercheur d'absolu vient de poser le pied sur le territoire des espions et des contrebandiers. Les "premières touristiques" seraient donc en fait des répétitions d'itinéraires consacrés par d'autres usages!

un espion aux nerfs fragiles, jubilant de sa découverte et invitant tout un chacun à les partager.

CONTREBANDIERS

Le contrebandier ou le braconnier, c'est selon la saison, n'a rien à voir avec le touriste. Il est l'homme de la grande échelle, du petit territoire. Le grand danger qu'il court, c'est d'en sortir. Le contrebandier, s'il hésitait sur le chemin à suivre, ne serait plus qu'un commerçant nomade, un colporteur aux affaires incertaines. Le chasseur joue un rôle dans un territoire donné et reconnu. Le braconnier joue ce même rôle dans un espace illocalisable. Le contrebandier et le braconnier détournent les rôles du commerçant et du chasseur sans en accepter ni l'itinéraire ni l'espace. Le commerçant dit: la carte est fiable, on peut y marchander. Le chasseur dit: vive la carte qui témoigne de mes histoires de chasseur. Les histoires de contrebande et de braconnage, c'est différent, on les raconte mais pour les attribuer aux autres. La géographie y est importante. Là encore, si ça ne se passe pas à la frontière, ça se passe dans les marges, dans les plis usés des cartes qui forment comme des bandelettes de frontière dans une géographie imaginaire. Celle-ci témoigne que les marginaux (du fisc et de la saison de la chasse) ont bien mis en l'air l'embuscade géométrique des gabelous et des gendarmes.

Les cols, les sentiers, les vallées, l'abord des villages sont des lieux codés. On ne peut s'y présenter sans avoir répondu aux questions fatales de la société villageoise: d'où? Pourquoi? Comment? L'important pour le passeur de moutons d'Italie en France, c'est d'être vraisemblable, de sembler arriver d'une foire voisine, alors qu'il vient de franchir la frontière. Il y a des correspondances de dates à respecter. (4) Une foire en Maurienne ou à Guillestre garantit le contrebandier briançonnais. Lorsque les dates sont favorables, il n'y a plus qu'à marcher. La société agro-pastorale a privilégié les passages les plus sûrs et les plus faciles, mais il en existe beaucoup d'autres. Le contrebandier va se diriger, à l'aide de sa carte intérieure, selon une géographie insoupçonnable, dont seul celui qui sur le terrain guide ses mou-

tons dans la nuit, vers un col que même de jour rien ne signale à l'observation, possède la mémoire. Il est dans un espace élastique, flou, fantastique. Le retour au réel du contrebandier, c'est de respecter les dates des fameuses foires, alibis irréfutables pour le retour dans la vallée.

Le plus dur n'est pas de faire comme si... mais de changer de pas. Celui qui vient de barouder à la tête de son troupeau, après avoir palabré avec les paysans piémontais, traversé la nuit, franchi la frontière dans les deux sens, adopté un pas très libre, maître et respectueux du terrain, celui-là a le plus grand mal à repaître dans la peau d'un qui reviendrait tout bonnement de la foire. La démarche et la fatigue de celui qui s'est inventé une part de montagne nocturne ne



sont pas celles de celui qui s'en revient par un chemin trop connu. Un rien peut trahir. Un orage peut éclater qui retarde le passeur et le rend suspect. La laine plus longue des moutons italiens intrigue. Il faut aussi simuler des rencontres, imaginer les dialogues du champ de foire.

Le contrebandier est naturellement celui qu'on ne peut pas suivre, celui qui ne laisse pas de traces. C'est l'antithèse, on dirait presque l'antipode, du touriste qui laisse derrière lui les petits cailloux blancs qui jalonnent sa mémoire et se fait précéder d'une théorie de signes, de points de repère, d'assurance. Son angoisse la plus claire est celle de l'image. Il lui faut se souvenir de son passage, découper sa réalité d'un jour, faciliter le travail de la mémoire par le croquis, la carte, la photographie. Lui, ne mourra jamais sans sépulture. L'image de son corps restera à jamais parfaite, complaisante et belle comme un coucher de soleil.

Mais ce qui fait vaciller le touriste, c'est le pas de trop, le pas imprévu, hors circuit. Il trébuche, il boite et voilà que surgissent de derrière un rocher gendarmes et douaniers. Il y a une marche économique, celle du contrebandier; il y a une marche politique, c'est celle de l'espion. Y a-t-il une manière de marcher touristique et de quoi peut-elle être l'expression? Comment marcherait-il celui qui ne sait pas danser sur la montagne comme un contrebandier ou se muer en bande enregistreuse avec la tête géométrique et la mémoire formelle de l'espion? Alors qu'est-ce que marcher?

MARCHEURS

Bien des indices sont là pour laisser penser que l'autonomie du marcheur et sa liberté sont convoitées. Certains souhaiteraient une école du marcheur comme il y a l'école du soldat, cette partie de l'instruction militaire destinée à dépouiller la recrue ou l'appelé de ses particularités civiles et à lui enseigner les attitudes et les réflexes spécifiquement militaires. On militarise le pas. "Pencher légèrement le corps en avant pour faciliter la progression; Poser le pied naturellement, le talon le premier; Ne pas raidir la jambe au moment où le pied pose à terre; Eviter de frapper le sol avec le pied pour ne pas raccour-

cir le pas; S'efforcer de diminuer l'amplitude des oscillations du corps, de celles des bras et, en général, tous les mouvements qui (...) sont une cause de fatigue." (5) Tels sont quelques uns des conseils donnés au nouveau marcheur militaire. Toute référence avec une activité civile antérieure comparable ne pourrait que nuire à cette machine à rouages humains qu'est la Section.

Marcher est devenu une activité minoritaire. Persister à concevoir la marche comme un moyen de se déplacer, contre tous les autres modes de déplacement mécanisés, revient à se marginaliser. Marcher, c'est de plus en plus traverser les circuits, les lignes, les parcours des autres, de ceux qui ont recours à la machine. La majorité reconnaît à la minorité marchante un droit à pratiquer sa manie, si elle donne à cette manie un cadre où elle peut être pensée et mise en comparaison avec les autres modes de déplacement.

Le marcheur doit être responsable. Il doit se sentir dans la société comme un véhicule, avec ce que cela suppose de codes et d'inertie.

De là un certain nombre de plaidoyers visant à récupérer les marcheurs et leurs performances. Est-ce seulement pour constituer des accessoires pour quelque récit de science-fiction que les sentiers de randonnée semblent fonctionner comme la mise en mémoire de ces alpinistes d'en-bas, les randonneurs. Il n'y a pas de petits héros. Est-ce seulement agréable de suivre un sentier balisé? Est-ce seulement utile de baliser des sentiers? Le dévouement des traceurs de sentiers ne peut être mis en cause. Ceux qui détiennent le pouvoir sont ceux qui organisent le réseau, qui font les cartes et les topo-guides. Ils comptent bien que le dernier marcheur sera le randonneur. Les sentiers, devenus les conservatoires de la marche à pied, agrémentés de toutes sortes de difficultés, permettront à ce dernier marcheur d'exprimer tous les gestes de cette activité désuète, sans que rien ne soit perdu.

Le sentier est un équipement léger; entretenu, balisé, numéroté, c'est un équipement collectif léger, de ceux qui encouragent la chaleur humaine; qui restent à la dimension de l'homme et à son service. Le sentier est un éclat de décentralisation. Il participe à l'entreprise des loisirs. Il repose. Sur un sentier chaleureux le marcheur reconstitue sa force de travail. Mais cela ne peut être laissé au hasard. Le réseau de sentiers fait donc l'objet d'un traitement institutionnel qui

"Le tourisme est un péché, la vertu est d'aller à pied, je ne l'entends pas dans un sens athlétique, ou comme le jogging, pour moi marcher est une autre façon de vivre, dans ce cas-là, ça devient une vertu (...) Le jour viendra où des fidèles fanatiques iront avec raison incendier les agences de voyage je le prévois très clairement". Werner Herzog au Monde (3 juin 82), à propos de son film Fitzcarraldo.

garantit que la force de travail dégagée par la marche à pied est correctement assimilée par le marcheur. On souhaite qu'il restitue loyalement cette énergie restaurée au secteur de production. On détaille toujours davantage les itinéraires car il ne s'agit pas de vagabonder, de détourner du calme et du repos, de marcher sans but. La fin du loisir c'est le travail.

Les clubs d'alpinisme, au sens large du terme, sont les micro-appareils d'Etat chargés du traitement institutionnel de la marche. Ils s'efforcent d'extraire de l'acte trivial de la marche et de la démarche l'adhésion implicite à une morale productive du corps.

POUR UNE CONTREBANDE DU GESTE

Au compte de ce projet d'une morale et d'une exploitation énergétique du corps, on peut mettre cette question écrite à l'Assemblée nationale (Journal Officiel du 25 janvier 1977) (6) où il est demandé ce qu'il en est de la marche à pied, principalement en zone urbaine. La marche à pied est envisagée comme "moyen de transport" et "mode de déplacement". Le piéton a été chassé de la rue à un point tel qu'on doit parler aujourd'hui de la marche comme d'un véhicule nouveau, susceptible de modifier l'environnement urbain. Le problème posé est celui de l'introduction du corps humain dans le système urbain, comme s'il s'agissait d'une nouvelle figure de la technologie.

Un quotidien s'étonnait (7) de ce que des cours de marche pour débutants puissent être organisés. La suite est connue. On imprime des itinéraires et on frappe des médailles. Il n'y a pas une activité organique ou physiologique qui ne puisse donner lieu à compétition. Un patriotisme élémentaire exhorte à livrer à l'Etat ces ressources secrètes. S'y refuser serait donner à nouveau dans la contrebande. Marchons, marchons dit la chanson.

R.S.

(1) W.A.B. Coolidge, "Le Massif d'Ambin", Revue Alpine, Mars 1897.

(2) P. Helbronner, "En marge des carnets de la quatrième campagne géodésique", Revue Alpine, Mars 1909.

(3) H. Ferrand, La frontière franco-italienne entre le Mont-Thabor et le Petit-Saint-Bernard, Grenoble, 1894, pages 189 et 192.

(4) E. Carles, Une Soupe aux herbes sauvages, Paris, 1978, pages 32 et suivantes.

(5) Règlement de manœuvre d'infanterie du 20 Avril 1914.

(6) Cité dans Le Courrier du Queyras, 19, printemps 77.

(7) Le Monde Dimanche, 10 Août 1980.

Novel Temp

Au sommaire du n° 17 de Novel Temp, on relève un article très érudit sur la peste de 1348 dans la haute vallée de la Doire (l'auteur donne des chiffres comparatifs avec les vallées du Queyras et du Briançonnais); l'inventaire lexical relatif au travail selon les saisons dans le Val San Martin (Val Germanasca); un article enfin sur l'art linéaire du Mont Bego. Le correspondant en France de la revue est: P. Martel, 97, rue de Charonne, 75011 Paris.

"Libraire

à Chamonix!"

La petite Gargouille. Un homme penché sur des livres, au fond d'une échoppe médiévale. C'est un libraire. Approchons. De la bonne musique. Entrons. Un fauteuil accueillant. Des livres. Pas du tout venant, mais des livres choisis. Du rêve d'enfance (Libraire à Chamonix) à la réalité (libraire à Briançon), la distance n'est pas si grande. Michel nous parle de son commerce, au double sens de rapports avec ses voisins et de diffusion de la chose écrite.

Transhumances: La première question sera: Comment? Pourquoi es-tu arrivé ici? Comme on est très directifs dans nos entretiens, on aimerait que tu nous répondes: je suis arrivé ici mené par le mouvement parallèle à celui du retour à la terre qui est celui du retour de la grande à la petite ville.

Michel Guérin: Pas du tout. C'est un concours de circonstances, avec deux éléments qui m'ont décidé: la montagne d'abord, les livres ensuite. A partir de là, il y a eu une série de coïncidences du style "échec à un examen", grands projets lointains, élevage de crevettes en Equateur et la rencontre fortuite de Françoise qui lançait cette librairie à Briançon avec quelques amis. Au départ d'ailleurs, c'est plutôt le local qui les avait séduits. L'endroit même où se trouvait l'association Rempart, voûté et chaleureux: un bon lieu pour la rencontre mais pas forcément propice aux affaires.

Cerviè res

Tr: Pendant les six premiers mois de ton installation tu logeais à Cervières. Comment ça s'est passé?

M.G: L'hiver à Cervières, on ne peut pas dire que ce soit un charme supplémentaire pour le village. Déjà, il n'y a pas de soleil, ce qui, physiquement, est quand même important. Le livre "Les Saisons" de Maurice Pons, traduit bien cette impression. De la part des gens ça implique toute une civilisation. Quand tu ne peux pas rester sur le pas de la porte sans geler aussitôt, la relation sociale est impossible.

Tr: Ou alors, on va les uns chez les autres, mais pour ça il faut déjà être introduit. Donc tu n'as pas idée de comment est fait un Cerveyrin?

M.G: Guère, guère. C'est incroyable de passer six mois dans un pays sans rencontrer personne. Je me rappelle les deux épiceries. La différence c'est que l'une a un rayon de cigarettes et que l'autre n'en a pas. Mais toutes les deux en vendent.

Tr: On ne t'a jamais posé de questions?

M.G: Ni l'un ni l'autre des deux épicieriers ne m'a jamais demandé où j'habitais, ni ce que je faisais. Mais les autres habitants, je ne les ai pas vus. Ils m'évitaient en rentrant prestement dans leur cuisine si on était sur le point de se croiser. Et en fait, ça ne me choquait pas du tout. J'ai toujours mis ça sur le compte du froid. Et moi aussi j'étais pareil, je faisais comme eux. En plus, j'étais persuadé qu'on n'avait rien à se dire.

Tr: Le temps qu'il fait, celui qu'il devrait faire à telle époque de l'année, la neige ou l'absence de neige, c'est quand même des bons sujets de conversation, non? La société est faite de gens qui croient n'avoir rien à se dire et qui pourtant vivent ensemble.

M.G: C'est ça, ça ne gêne en rien la relation.

Tr: Et tu allais au bistrot?

M.G: Au bistrot, je restais au bar. Les conversations s'arrêtaient quand j'entraais. Comme j'étais mal à l'aise j'étais maladroit, et plus j'étais maladroit plus

je paraissais bizarre. Alors il valait mieux ne pas s'éterniser.

librairie

Tr: Etrange étranger. Pourquoi t'es pas Cerveyrin?

Ensuite, la caravane du Fou l'Art Noir descend. Plus près de Briançon. A la librairie, Michel ne peut pas éviter définitivement le contact. En fait, il aime bien qu'on vienne à lui, qu'on mette le pied sur son territoire.

Bon, alors la librairie elle-même?

M.G: Le but était d'ouvrir pour les vacances de Noël (77-78). Le gros problème fut de garnir les rayons. On avait fait quelques bons achats de soldes et il y avait une grosse partie de ma bibliothèque personnelle. Etant libraire, on tient beaucoup moins aux bouquins. Je ne cherche plus à en garder, à quelques exceptions près. Je sais ceux qui sont disponibles. Je garde plutôt les livres bizarres, ceux que de toutes façons je ne vendrai jamais. On devient Don Juan des livres: en essayer le plus possible et attendre le miracle. Et le miracle arrive très souvent, au moins cinq ou six fois par an. En fait, à force de fréquenter les livres, on finit par trouver à chacun un côté plaisant.

Tr: Le rapport au livre est changé. Le livre devient moins un objet-fétiche qu'un objet-marchand. Est-ce que ce passage du livre-à-garder au livre-à-vendre ne t'a pas gêné?

M.G: Au début, j'étais persuadé que tout ce que j'aimais était bon, donc que tout ce qui était bon selon moi devait être

bon pour les autres et qu'ils devaient, logiquement, l'acheter. Là-dessus, j'ai dû changer.

Tr: Un livre te dit toujours quelque chose. Peux-tu toujours dire quelque chose sur un livre pour convaincre un client?

M.G: En fait, le propos du commerce n'est pas de dire quelque chose sur le livre, c'est de dire quelque chose sur le client, quand il s'agit d'un acte purement commercial. Ça aussi je m'en suis aperçu après.

Quand le client sait un peu ce qu'il veut, c'est très différent. Ça ressemble au reniflement des chiens. C'est une conversation qui va très vite. "Vous avez lu ça, vous avez lu ça? Ca ça m'a pas plu, ça non plus". La conversation se passe juste avec des titres et des noms, avec des trous de mémoire de part et d'autre. Très vite, je sais quels sont ses goûts.

Tr: L'espace de la librairie est original, la voûte, les tréteaux avec les livres exposés... Y a-t-il un comportement particulier du client dans ce lieu?

M.G: Oui, le tour qu'il fait dans la boutique le définit tout de suite à mes yeux. Les livres sont assez mal rangés, mais je sais où ils sont. Il y a le client qui file directement au rayon BD. Il y a celui qui l'a repéré, mais qui a honte d'y aller directement. Il zigzague un peu et il saute dessus. Les autres, quand ils s'arrêtent, je sais sur quoi ils hésitent, ce qui les attire ou les repousse

jeunesse

Tr: Et est-ce qu'il y a autant de jeunes

de lycéens surtout, qu'aux débuts de la librairie?

M.G: Il n'y en a pratiquement plus. Ou bien c'est que j'ai vieilli (ce qui n'est pas invraisemblable après tout). Ou bien c'est qu'ils ne s'intéressent à rien, au contraire de leurs aînés de quelques années.

Tr: Comment vois-tu de ta boutique que quelqu'un ne s'intéresse à rien?

M.G: C'est difficile à dire. Je vois très bien ceux qui sont passionnés par quelque chose et ceux qui n'ont, à la limite, pas de choix. Il y a des gens qui ont fait quelque chose et qu'on a dégoûtés, d'une manière ou d'une autre, comme Rempart, et qui en sont revenus. Ce désintéressé-là, on peut l'admettre, mais celui de la jeunesse actuelle, ça m'est plus difficile.

Tr: Oui, il faudrait parler de ces gens tellement responsables, tellement crédibles, qui sont là où il faut quand il faut, et qui, en fait, font profession de démobiliser les autres, de les démoraliser. On a eu ça pour Transhumances. Vous avez ça aussi pour RBV, mais c'est un autre problème.

Alors, ta clientèle?

M.G: J'ai des commerçants, des enseignants, des militaires. Je commence seulement à comprendre que certaines personnes ne m'achètent jamais de livres.

bourgeoisie

Tr: Tu sais qu'il y a un moyen sûr de "dynamiser ta percée commerciale", c'est de t'introduire au Rotary, au Lion's ou

à la Jeune Chambre Economique. Tiens, il faudrait qu'on fasse la cartographie de Briançon selon l'appartenance des commerçants à l'un ou l'autre de ces groupes ou les marchés passés avec la Ville! Ce serait très instructif.

M.G.: Je n'ai rien pour, rien contre non plus. Je n'en ai pas besoin. Ce que j'apprécie dans mon travail, c'est la liberté, c'est l'absence de pression sociale, l'absence de relations sociales obligatoires.

Tr.: Est-ce qu'il y a eu des réactions à votre installation?

M.G.: Aucune. Sinon de faire comme si nous n'existions pas. Tout le monde était persuadé que nous allions nous casser la figure, alors on ne nous a pas pris au sérieux. Le quartier où nous sommes est marqué. C'était le coin des marginaux et des "drogués", donc il était inutile de faire attention à nous.

Tr.: Il paraît que la zone, c'est vers la Schappe maintenant.

M.G.: Quel mauvais exemple pour les canards!

montagne

Tr.: Bon, pour terminer, le milieu montagne?

M.G.: Alors là s'il y a un milieu qui n'est pas briançonnais, c'est bien celui-là. Il est composé de citadins, parisiens souvent.

Tr.: Qu'est-ce que tu penses de ceux pour qui la montagne tient lieu d'engagement,

de raison de vivre, de ceux avec lesquels on ne peut parler que de montagne?

M.G.: La montagne, ce n'est pas un engagement. C'est un jeu. Tu peux jouer toute ta vie, mais ça n'a pas de vertu sociale. C'est presque indépendant de la vie. Si tu vas en montagne, c'est pour ne pas être ici. C'est de l'opium. Pour moi, ça peut m'en empêcher de travailler.

Pour essayer de généraliser, mais sans philosopher, on peut dire qu'il y a deux attitudes devant la vie: soit tu te ramifies comme une espèce de système nerveux et tu cherches tout ce qui passe, pour sentir, voir, appréhender; soit tu vis comme un galet, avec le moins de désirs possible pour avoir le moins possible de souffrance du manque de ce que tu désires. Les gens qui font de la montagne ont choisi la solution du galet. Je conçois qu'on puisse vivre comme ça.



Fiction, bien sûr...

Anglais déçus

"Plusieurs Anglais qui s'étaient laissé embobiner par un guide originaire du Tyrol oriental, et avaient fait avec lui l'ascension des Trois Pinacles, une fois parvenus au sommet du plus haut des Pinacles, avaient été à ce point déçus par le spectacle qu'offre la nature sur ce sommet que, sur place, et sans autre forme de procès, ils avaient battu à mort ce guide, soutien de trois enfants et d'une femme sourde, à ce qu'on dit. Mais quand ils ont pris conscience de ce qu'ils avaient fait, ils ont sauté l'un après l'autre dans le vide (...)" Thomas Bernhard, L'Imitateur, prose, Gallimard, 1981.

"L'écrin montagneux de Châtel en Chablais se prête admirablement aux sorties "découverte de la faune" (dans la vaste réserve du Mont de Grange). Pour 10F, on vous garantit au moins marmottes et chamois. Revenez les yeux brouillés, on vous remboursera. Mais le cas ne s'est jamais produit." Savoie-Léman, n°30, juillet 1978.

L'agriculture traditionnelle à Val-des-Prés (1850-1914)

L'agriculture est l'activité économique essentielle en 1850, par rapport à laquelle s'ordonnent toutes les autres et qui détermine l'organisation du travail. L'objectif primordial de l'exploitation agricole est d'assurer la subsistance de la famille et non de mettre en valeur un capital. Pour ce faire, l'utilisation de toutes les potentialités agricoles est requise, qui permettent au système de se perpétuer.

L'unité de production est l'exploitation familiale, dont tous les membres participent à la production. Par contre, entre les exploitations, les pratiques communautaires sont réduites au minimum.

A) Structure des exploitations

Ce sont des exploitations en faire valoir direct, mais qui utilisent le territoire communal. L'appropriation privée des terres est réalisée partout où les conditions techniques de production lui donnent un sens. Seuls les parcours d'alpage, qu'on ne peut faucher, et la forêt, dont le couvert est nécessaire au bétail et qu'on essarte, sont restés collectifs.

La taille des exploitations varie de 2-3 à 15 ha de surface totale, en parcelles extrêmement réduites (0,5 à 80 ares) dispersées sur toutes les soles, aux différentes altitudes pour une même exploitation. En 1860, l'étude cadastrale de 6 exploitations prises dans des classes de tailles différentes (2, 3, 5, 8, 10 et 13 ha) montre une répartition de 40% à 60% de prés de fauche, 10% à 30% de terres de labours, 15% à 30% de labour arrosé et de jardins. Pour une exploitation de 8 ha, nous avons dénombré 77 parcelles de 0,5 are à 0,6 hectare, dans tous les quartiers de la commune. Chaque exploitation possède trois zones différentes, où les cultures sont différentes:

- une zone irrigable: pommes de terre, légumes secs, prairies artificielles et naturelles;
- une zone de labours non irrigables: céréales prairies artificielles;
- une zone de prés de fauche.

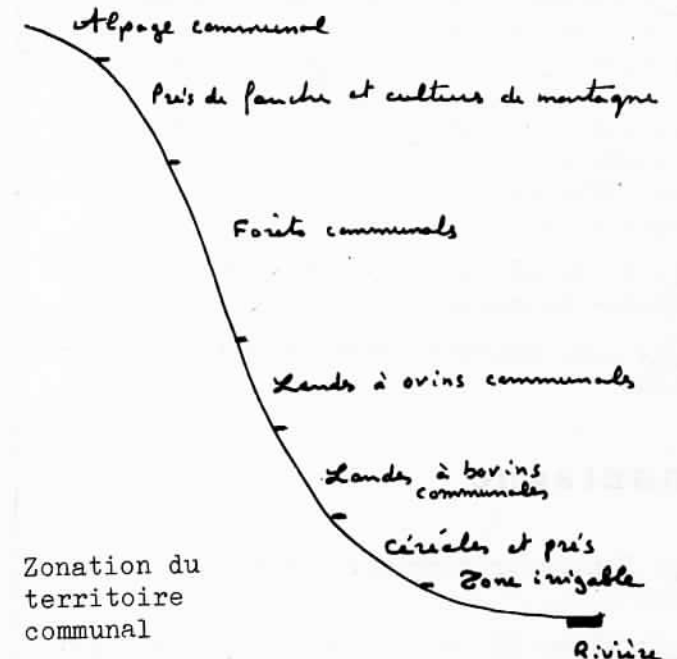
La majorité des parcelles d'une exploitation est située autour de son hameau, mais elle en possède un peu partout. La séparation est plus nette entre Val-des-Prés et La Vachette.

Le morcellement et cette dispersion sont cohérents avec le système agraire:

- l'extrême variabilité des conditions micro-climatiques nécessite plusieurs parcelles d'une même spéculation pour assurer une récolte minimale, chaque famille pratiquant toutes les spéculations nécessaires à sa reproduction.

- l'abondance de main d'œuvre et l'outillage utilisés correspondent à une agriculture basée sur la force de travail humain, dans lesquelles conditions l'exiguïté des parcelles n'est pas un obstacle important à la productivité du travail.

Cette étroite imbrication de toutes les exploitations est aussi un facteur de cohésion sociale. Elle oblige en effet, à une entente sur les choix et les périodes de culture, à des dates collectives de moisson, de fauche, etc. Nécessité du système, cette structure foncière est donc un facteur de permanence de celui-ci, toute transformation ne pouvant être que collective. De même, si les terres collectives sont réduites au minimum correspondant à la nécessité objective des pratiques communautaires qui leur sont liées, elles sont assez importantes pour l'élevage, le bois et la voirie et déterminent la cohésion sociale, agissant sur tous les agents économiques.



B) Habitat et bâtiments

Les hameaux sont situés en fond de vallée, au bord de la rivière. La raison essentielle de cette situation est les facilités de transport; transports internes à l'exploitation (il est plus facile de descendre les récoltes à la grange) et

Transhumances poursuit la publication du mémoire de Patrick Garnon (Etude sur le développement agricole d'une commune rurale du Briançonnais: Val-des-Prés) commencée dans le numéro 13: Vues d'une vallée: La Clarée.

entre le village et l'extérieur.

Les exploitations sont groupées dans des hameaux. L'exploitation n'a pas de bâtiments séparés de l'habitation. Il n'y a au XIX^e siècle en général qu'un seul bâtiment, qui regroupe :

- les écuries au sous-sol, avec l'étable et la bergerie, distinctes. Elles ne sont pratiquement pas aérées pour éviter les déperditions de chaleur. Situées sous l'appartement, elles y communiquent en partie leur chaleur. Les animaux disposent de mangeoires situées le long des murs, le fumier est sorti à la pelle, tandis que le purin est évacué dans des fosses sous le bâtiment.

- au-dessus, l'appartement d'habitation, avec derrière, la remise du matériel.

- le grenier est très important, formant une grange à plusieurs niveaux, où le foin est entreposé. Cette disposition assure aussi une isolation importante.

La construction, l'entretien et les modifications des bâtiments sont entièrement le fait de la famille. La taille des bâtiments est en relation avec l'importance de l'exploitation.

A ces bâtiments, s'ajoutent les chalets d'alpage constituant le village d'été situé au col du Granon. Chaque exploitation y possède le sien, où vit la famille au moment de l'inalpage et des récoltes en altitude.

C) L'outillage et les techniques culturales entre 1850 et 1900.

a) outillage :

L'essentiel de la force de travail employée sur l'exploitation est humaine, la quantité de main d'œuvre disponible étant très importante au regard des surfaces cultivées. Les animaux sont employés pour le labour et les transports.

Le labour se fait à la fin de l'été (Août-Septembre) avec une araire à deux oreilles fixes, en bois, tirée par une vache ou parfois un âne; cet instrument est utilisé dans tous les labours, céréales, prairies artificielles et pommes de terre.

Les semis se font à la volée, par rangées de cinq pas.

La fenaison est faite à la faux. Le séchage du foin est accéléré par ratelage, puis le foin est descendu au village à dos d'âne.

On moissonne à la faucille, bat au fléau, dépique au rouleau tiré par un âne.

Les outils aratoires n'ont pas évolué jusqu'au début du XX^e siècle. En 1830, on recensait : pelles

en fer, araire à oreilles fixes, bèches, pioches, haches, faux, faucilles, rateaux en bois et fer, brouettes à fumier, fourches en bois, fléaux, vans et cribles.

Il faut y ajouter l'outillage nécessaire à l'entretien des bâtiments (charpente, menuiserie), à l'affouage, etc. Il n'existe pas, semble-t-il, d'artisanat spécialisé, sinon forgeron et mégisier. Les outils sont faits par le paysan à l'exception des parties en fer.

On a donc un outillage simple, polyvalent, caractéristique de ce système agraire. Il ne se produira pas d'évolution marquante avant la première guerre mondiale. Cet outillage correspond à un travail manuel minutieux, où le revenu en produit est essentiel et où la productivité du travail humain, abondant, compte peu par rapport à d'éventuelles dépenses extérieures.

b) fumures :

Durant toute cette période, la seule fumure pratiquée l'est avec le fumier provenant du bétail. Celui-ci, très soigneusement ramassé, est utilisé pour les jardins, les cultures légumières, les prairies naturelles et artificielles. Il ne semble pas manquer; il n'est en effet pas utilisable à haute dose étant donnée la faible activité microbienne du sol. On ne pratique pas d'amendements. Outre le fumier, on emploie aussi (sur les jachères) la litière du mélèze, facilement assimilable par le sol.

c) assolements :

En 1850, ils sont encore essentiellement bien-naux, comme l'indique le chiffre de 112 ha de jachères pour 120 ha de céréales.

Le développement des cultures de pommes de terre et de céréales transforme rapidement cet état à partir de 1880.

Exemple d'assolement pratiqué (enquête) :

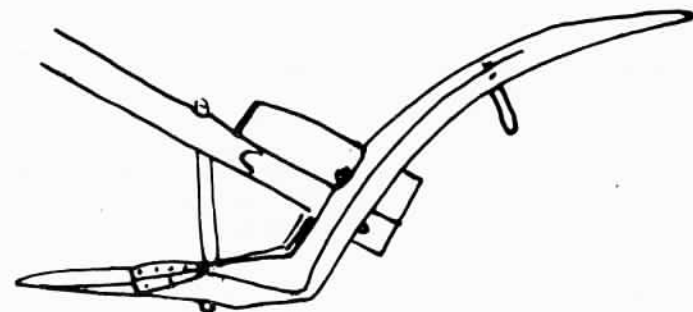
Année 1 : Seigle semé fin Août

Année 2 : Juillet, moisson du seigle. Labour. Fumure

Année 3 : Avril, plantation de pommes de terre. Récolte fin septembre. Semis de froment.

Année 4 : Moisson en Août. Seigle.

A partir du moment où les prairies artificielles permettent l'intensification des productions (6 ha en 1840, 30 en 1860, mais très variables d'une année l'autre), il s'opère une différenciation altitudinale suivant la longueur de la période de végétation active, la facilité de transport du fumier, les possibilités d'arrosage, etc.



Araire manche-sep

D) Pratiques communautaires

Nous les situons dans les conditions techniques d'exploitation dans la mesure où elles sont indispensables à l'agriculture locale. Elles apparaissent comme des survivances, là où il est impossible de travailler privativement : encore ne s'agit-il pas d'un travail communautaire indifférencié, mais d'un travail intéressant toute la société, partagé entre tous, s'insérant dans le cadre de l'exploitation familiale. Leur finalité essentiellement technique, comme indispensable au système agraire, ne doit pas masquer qu'elles sont un facteur de cohésion de ce système, obstacle au développement d'une agriculture marchande privative. De plus, elles ne subsistent que tant que la différenciation sociale n'est pas trop grande.

Elles sont, comme toutes les autres pratiques du village, à base de travail humain et ne se maintiennent que tant que celui-ci est abondant. Les canaux d'irrigation seront abandonnés quand le travail nécessaire à leur entretien sera trop important par rapport à la force de travail disponible, mais aussi parce que l'intensité de l'exploitation du sol qu'ils permettent, indispensable au XIX^e siècle quand la population est très dense ne présente plus qu'un intérêt mineur dans le système marchand développé, avec les apports de nourriture extérieure.

a) l'irrigation

Pratique très ancienne, elle correspond à la nécessité d'intensification des productions vivrières devant la forte démographie. Son organisation, coutumière, n'est codifiée qu'à la fin du XIX^e siècle, la dégradation du système étant déjà avancée.

L'arrosage se fait par gravité. À partir d'un canal principal, captant l'eau de la Clariée en amont des lieux irrigués, l'eau est répartie en canaux secondaires (p-tras) le long du champ. L'eau est conduite par un système de trappes, puis on bouche le petit canal avec une motte de terre.

Avant la constitution des syndicats de canaux, il existait un "tour d'eau" établi sur une semaine, entre les co-utilisateurs du canal. Pour cha-

tien et d'amélioration, et il est perçu par are de terrain effectivement irrigué. La somme est perçue soit en argent, soit en journée de travail, celle-ci étant fixée à un tarif convenu par l'assemblée générale du syndicat (en 1900, une journée de travail payait l'irrigation de 20 ares). L'essentiel est payé par les associataires en travail, sauf les grosses réparations aux moments de pleine activité, faites par des ouvriers, mais la possibi-

pas de gros investissements, est très coûteuse en travail de surveillance et d'entretien. Ceci va poser de nombreux problèmes au fur et à mesure de la diminution des bras disponibles par l'exode rural. L'extension de l'agriculture marchande, la possibilité de gagner plus à l'extérieur par journée de travail, vont peu à peu faire que la commune va se charger de l'entretien des canaux, puis que les canaux disparaîtront de par leur coût en travail.

Les canaux sont surtout utilisés pour les pommes de terre, légumes et jardins, ainsi que les prairies naturelles, dont ils montent le rendement à 7 tonnes/ha.

b) la voirie:

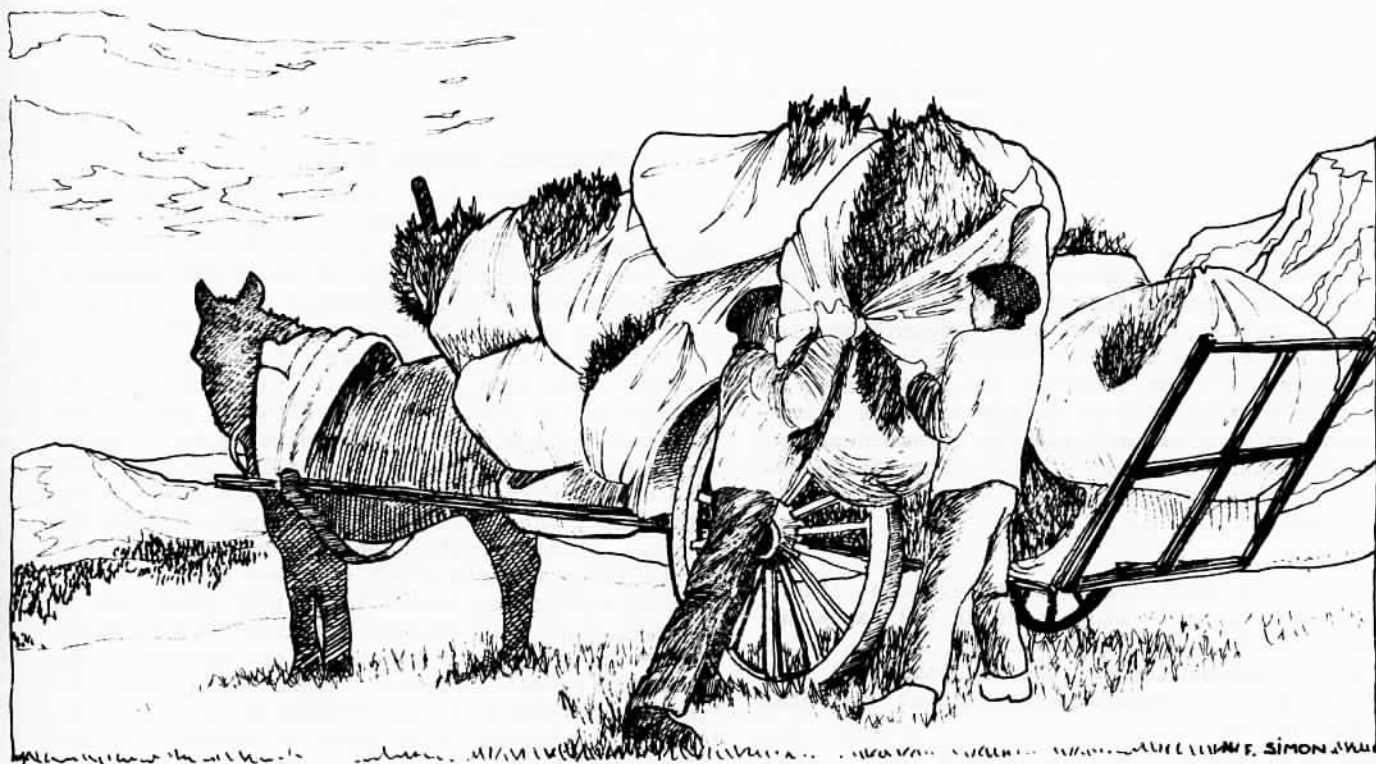
L'entretien des routes et des chemins forestiers est aussi communautaire. L'importance des transports est ici très grande tant à l'intérieur du village, où la multitude des parcelles amène à de nombreux déplacements, qu'à l'extérieur, vers Briançon, Lévigne et l'Italie. De même le travail du bois nécessite l'entretien des chemins forestiers.

c) l'agriculture:

Comme nous l'avons vu, chaque exploitation possède des terres privées à chaque niveau de culture et participe à la mise en valeur des zones communales. Les exploitations ont toutes le même système de production de polyculture-élevage, assurant le même but: produire l'ensemble de ce dont la famille a besoin. Aussi la répartition entre les différents terroirs (15% à 30% de labours arrosés, 10 à 30% de labours secs, 40 à 60% de prés de fauche) est-elle la même entre les différentes tailles d'exploitations.

a) cultures vivrières

Outre les jardins familiaux, où on trouve choux, carottes, haricots, asperges, fraises, etc., les meilleurs terrains de la zone irrigable sont utilisés à la culture de légumes secs, lentilles, pois et fèves. Ces cultures, à haute intensité en travail, mais de forte productivité diminuent peu à peu avec la baisse de population pour disparaître pratiquement après la guerre de 1914. Ces cultures secondaires sont utilisées pour l'alimentation familiale, très peu pour la vente. La surface cultivée par chaque famille dépendait de son importance, car elle constituait le meilleur moyen de mettre en valeur la main d'œuvre face à l'exi-



que canal, tel ou tel secteur avait droit à l'arrosage pour une journée, l'ensemble de la surface irrigable devant être couvert dans la semaine. Mais, le jour de l'eau, le premier propriétaire arrivé le matin prenait l'eau et la gardait tant qu'il le jugeait utile, ce qui occasionnait de nombreux conflits.

Le coût d'entretien des canaux donne lieu à un rôle, à partir de la création de l'association syndicale des canaux de Val-des-Prés en 1895. Sa réglementation reprend l'essentiel des pratiques coutumières. Le rôle couvre les dépenses d'entre-

tenue de payer en argent montre bien que le manque de main d'œuvre et le rôle croissant de l'argent sont sensibles aux plus gros paysans qui dirigent la commune. Des rapports monétaires commencent à s'installer dans le village, qui n'existaient pas en 1850.

En 1900, il y a 61 ha de surface irriguée par canaux, entre 127 propriétaires payant dix centimes par are irrigable. Il y a déjà une régression de la surface irriguée par rapport à 1850 (environ 70 ha); ce phénomène ne fera que s'accroître.

Cette méthode d'irrigation, si elle ne demande

guité des terres. Leur importance est donc un bon indice de la pression démographique sur le sol à cette époque et de l'autoapprovisionnement des agriculteurs.

- les pommes de terre

Elles sont essentiellement cultivées en irrigation, les terres à forte rétention en eau étant rares à cause du déficit humique dû à l'altitude. Elles doivent être irriguées pour supporter le déficit hydrique estival, ou bien être cultivées en altitude. Ce dernier type de culture ne semble pas avoir existé à Val-des-Prés, l'abandon des cultures de montagne vers 1880 ne correspondant pas à une baisse de la surface plantée en pommes de terre. Le chiffre de 80ha pour 1902 doit être faux. Si on le considère ainsi on constate une augmentation régulière de la culture de pommes de terre. Utilisée pour la majeure partie dans l'alimentation humaine, en partie pour nourrir les porcs, elle nous semble être une culture de substitution aux céréales (seigle et blé), donnant un plus fort rendement nutritif pour un moindre travail et beaucoup mieux adaptée aux conditions climatiques locales que le blé. Son essor est donc lié au besoin de la croissance des ressources alimentaires toujours déficitaires dans le village.

Cultivée par butage, la pomme de terre a un rendement de 10 à 15 tonnes par hectare à la fin du XIX^e siècle.

- les céréales:

Assurant une part essentielle de l'alimentation humaine en 1850, leur importance va diminuer tout au long de la période étudiée pour devenir négligeable après 1918.

- le seigle:

Il est semé en août et récolté en juillet. Cette très longue durée de végétation pose de gros problèmes de rotations culturales et de régularité de rendement en fonction des conditions climatiques. C'est cependant la seule céréale panifiable cultivable aisément ici. Culture dominante d'une agriculture autosubsistante, elle est cultivée sur 100ha en 1850, ce qui en fait de loin la plus importante. Il est consommé sous forme de pain de méteil (1/2 froment, 1/2 seigle) ou de seigle pur et est exclusivement réservé à l'alimentation humaine.

Sa diminution est continue depuis 1860, marque un palier de 1900 à la guerre de 1914, puis chute brutalement durant la guerre (de 60 à 20ha), marquant le changement du système agraire.

Les rendements obtenus sont de l'ordre de 20 quintaux à l'hectare (6 pour 1) et varient peu. En 1850, il y a donc 3,2 quintaux par habitant et par an, 2,4 qtx par habitant et par an en 1900, soit une différence de 25%, compensée par la pomme de terre, contre un quintal par habitant en 1920.

La baisse de la culture du seigle est due à plusieurs facteurs: la baisse de la population fait abandonner les terres marginales où il était cultivé, la pomme de terre le remplace, et le mode de vie urbain fait rejeter sa consommation par les paysans qu'il influence (mépris du "pain noir").

- le blé:

Beaucoup moins cultivé que le seigle, il occupe dix hectares jusqu'en 1880, monta à quinze jusqu'en 1914 pour tomber à deux après-guerre. Les rendements en blé sont, à cette époque, légèrement inférieurs au seigle (vingt quintaux au maximum, soit 4-5 pour 1), et surtout très aléatoires. Comme le seigle, il est exclusivement réservé à l'alimentation humaine. L'accroissement de sa culture correspond, avec la baisse de la population, à une part plus importante de pain de froment (0,33 quintal par habitant en 1850, 0,66 en 1900) qui double en trente ans. La moindre misère permet de supporter les aléas de sa culture, mais il est encore très peu important, par rapport à la pomme de terre et au seigle.

Les moissons se font fin août pour le blé (juillet pour le seigle), à la faucille. Le grain est battu sur l'aire, pour laquelle opération l'entraide est de rigueur (enquête).

- Panification:

Jusqu'en 1885, il existe un moulin privé à Val-des-Prés, où les habitants portent leur grain (au Rosier). A sa disparition, le grain sera moulu à la minoterie de Briançon contre paiement ou rétention d'une partie de la récolte. Il n'existe pas de moulin communal.

Par contre, chaque hameau possède son four à pain, dont l'entretien a lieu sous forme de corvée.

L'hiver, on utilise un grand four d'une capacité de cent pains (soit deux ménages). Le pain est fait à la Toussaint pour jusqu'en Mai. Chacun doit apporter deux brassées de bois pour chauffer le four, puis l'ordre de passage est tiré au sort. L'entretien du feu incombe à celui qui enfourne.

En été, on utilise un petit four d'une capacité de trente pains, d'accès libre.

- orge et avoine:

Ce sont les seules céréales destinées à l'alimentation du bétail. Encore n'y entrent-elles qu'en faible part, surtout pour les chevaux et les mulets. On peut remarquer que la courbe des surfaces plantées suit l'évolution du cheptel chevalin et ânin, en forte baisse jusqu'en 1880, puis stagnant à un très bas niveau.

Elles sont cultivées dans les mêmes conditions que blé et seigle, plutôt en fond de vallée, vu leur fragilité. En 1896, les rendements obtenus sont de 15 quintaux pour l'orge, 29 pour l'avoine.

b) cultures de montagne:

Les cultures de montagne sont essentiellement les céréales et les pommes de terre. Importantes à Val-des-Prés en 1850, on en trouvait au Granon et la Lauze sous le col de Dormillouse. Elles ont disparu très rapidement jusqu'en 1880. Leur disparition correspond à la première manifestation importante de la baisse de la population sur le système agraire local. Le seigle a été principalement touché. Ces cultures ont été remplacées par des prés de fauche, sans transformation de la structure foncière.

On peut remarquer que cette disparition est très précoce par rapport à l'ensemble du Briançonnais, où elles se maintiennent jusqu'en 1914 et au delà. A notre avis, ce maintien correspond à l'existence d'une couche de petits paysans dépossédés de leurs terres de vallée, qui sont obligés de cultiver en montagne. A Val-des-Prés ce problème n'existe pas et l'abandon est général quand la main d'oeuvre disponible n'est plus assez abondante, bien que le déficit alimentaire du village reste important.

Patrick GARNON



Terreau politique

Un roman prophétique de Knut Hamsun (La dernière joie) situe d'emblée le problème dans sa dimension idéologique. Paul propriétaire d'un grand domaine agricole, est séduit par le tourisme. Il convertit ses bâtiments d'exploitation les uns après les autres pour l'accueil des voyageurs, il accumule des matériaux pour construire encore, il flatte les manies touristiques puériles de confort, d'absorption de jus de fruit et de lecture des journaux quotidiens. Simultanément, souffrant de cette situation il s'exclame: "si seulement on pouvait rester en paix". Alors qu'il a fait des investissements énormes, irréversibles, il est aussi au bord de l'abandon. Tout faire et ne rien faire. Etre-là où se gagne l'argent et rester fidèle aux racines. Le roman se passe en Norvège au début du siècle, mais dans les Alpes en 1982 le cas est fréquent de décisions irréversibles qui ne sont pas prises sans qu'on envisage également leur contraire. Tout engagement extrême au lieu d'attacher celui qui l'a pris le délie, le libère. Aller au bout d'une idée, pourquoi pas? Mais pourquoi ne pas aller au bout de son opposé? La passion et la dé-passion deviennent des comportements économiques.

Le héros de Knut Hamsun, ses modernes émules, tous sont prisonniers d'une idéologie mourante, d'une idéologie de la défaite, dont les politiques de la montagne sont le dernier avatar. Suivant des motivations politiques diverses, par des voix et des discours polymorphes, cette idéologie ponctue de décennie en décennie, d'année en année ou de mois en mois selon l'opportunité, le déclin de l'agriculture. Dans les meilleurs cas, on parle de survie, de sauvegarde, de maintien, d'aide. Il s'agit d'en finir, le plus proprement possible, mais d'une mort douce car l'agonie est politiquement payante.

Mais l'agriculture, c'est un mouvement d'avenir, c'est une oeuvre qui commence avec chaque agriculteur qui parvient à s'installer. Travailler la terre, mais sans acquitter les arriérés politico-idéologiques!

L'idée rétrograde du retour à la terre est un obstacle au déploiement de la nouvelle imagination paysanne. Elle renforce le rôle traditionnel des gardiens du savoir agricole, du "faire-paysan" et le culte des racines. Le retour à la terre n'existe pas, parce que la nouvelle imagination paysanne s'alimente de la ville comme de la campagne, parce que les nouveaux paysans ne reviennent pas sur le passé ni ne le répètent. La terre est un matériau nouveau pour des usages nouveaux.

La productivité appartient à l'ordre passé. La production par contre fournit avant tout des occasions d'épanouissement et de créativité. L'agriculture devient cet art de vivre, susceptible de donner le modèle social de la synthèse du travail et du non-travail, de l'individualisme et de l'entraide, du travail manuel et du travail intellectuel, des

capacités d'autogestion et de coopération. Enfin, une relation à la terre dépourvue des corporatismes et des corporatismes défaitistes-protectionnistes, en renvoyant l'opposition ville/campagne au magasin des accessoires, doit dédramatiser la condition urbaine. La terre: un art de vivre qui délivrera les villes.

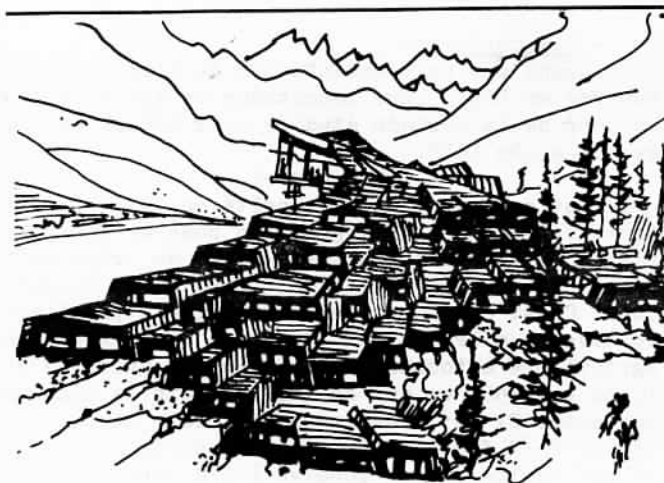
Encore un

Jacques Ribourel en colère:

"Je suis un promoteur social!"

"... il faudrait se persuader que le tourisme peut remplacer l'industrie déclinante dans les vallées alpines. Il faudrait redécouvrir la campagne, se souvenir que le tourisme est une fantastique machine à redistribuer l'argent vers les régions françaises défavorisées."

A. Faujas, Le Monde, 23.01.82.



Esquisse pour un hôtel refuge de 50 à 100 lits dans la haute vallée (de la Clarée) (Cazaban-Mazetrolles, Legrand, Hardy, Wéroniak).

"Tout pays a droit à son mystère"

Bernard Waller, Vallée suspendue, Gallimard, 1981.

C'est un autorail brinquebalant qui conduit Pierre Abel à Fonteneaux, localité proche comme chacun sait de Vinciguerra et d'Annivellens. Rien ne peut attirer le touriste dans ces montagnes perdues. Même les spécialités (les herbes sauvages, les porcelaines rouges, le fromage et le Joly-Blanc, boisson intermédiaire entre le cidre et le vin blanc) ne justifient pas, aux yeux des habitants le détour. Par contre, l'écho recueilli par Abel dans une revue confidentielle (il est bibliothécaire) concernant une arme capable de préserver de la haine, de la bêtise et de la violence suffit à le décider à effectuer le voyage et à essayer d'éclaircir le mystère.

Vallée suspendue, c'est l'enseigne de l'auberge dans laquelle descend le narrateur et à partir de laquelle il lance ses investigations. Comment est-il possible qu'une pareille invention ne fasse pas la gloire du pays et sa richesse?

Le secret de l'arme est bien gardé et mobilise précisément la haine, la bêtise

et la violence. En fait, les villageois, dans une grande scène d'hystérie collective, ont contraint à la mort l'inventeur de l'arme. La forme de celle-ci rappelle un ciseau à froid. Qui la détient? Qu'est-elle devenue? Tout étranger, avec l'innocence malade qui est la sienne, peut faire basculer la petite société montagnarde qui trouve son équilibre dans la pratique généralisée de la délation. Abel remonte peu à peu le puzzle et découvre le secret de l'arme qui divise les objets et divise aussi l'espace.

Le rôle dévolu à la montagne n'est pas moins symbolique. Elle ne sert ni de décor ni de caution esthétique. La montagne, c'est le bout du monde, l'extrémité. Au-delà, c'est le néant. Elle clot, elle enferme et tout dans le pays reproduit cette claustration: la cabane de l'inventeur, le sentier qui descend dans la forêt, le brouillard, la cave de l'auberge où le narrateur se trouve prisonnier, la nuit, le tunnel du chemin de fer. Il y a dans le livre une montée dramatique des enfermements en même temps que le narrateur est exposé à des périls de plus en plus manifestes.

Dans Vallée suspendue, ceux qui ont vécu la grande scène primitive du meurtre sont tous liés. Même les marginaux ne peuvent être exclus du secret. Par contre, l'étranger - on pourrait l'appeler touriste ou ethnologue - est celui qui porte le regard de trop, qui prononce le mot de trop, se désignant ainsi à la répétition du meurtre rituel.

Initié au secret de l'arme, au péril de sa vie, Pierre Abel en sort grandi, pourvu des qualités supposées à l'invention. La haine, la bêtise et la violence l'étonnent encore: le pouvoir de l'arme est donc bien réel, il est devenu un sage.

La montagne aux écritures

Dans cette rubrique nous évoquerons désormais les livres (romans, récits, essais, poèmes) dont le point commun est de marquer l'espace de la moyenne montagne. On rencontrera des discours géographiques, historiques et humains, spécifiques du lieu où vivent les hommes, mais aussi des discours qui font du caractère des montagnards et du relief des montagnes des arguments du récit et qui nous renvoient une image, ce qui n'est pas le moins intéressant pour la prise en compte d'une identité montagnarde.

Deux livres pour commencer, une fiction: Vallée suspendue et des souvenirs Une jeunesse en Engadine.

Les andains de la mémoire

Cla Biert, Une jeunesse en Engadine, traduit du romanche par Gabriel Mützenberg, Editions de l'Aire/Ex libris, Lausanne, 1981.

L'Engadine est une vallée des Alpes rhétiques (canton suisse des Grisons, qui coïncide avec le cours supérieur de l'Inn. On y parle le romanche, une des quatre langues nationales de la Confédération helvétique. Cla Biert (1920-1981) est donc un écrivain romanche et, selon son traducteur, le plus important représentant de cette littérature. Son œuvre abondante retrace la vie des paysans de l'Engadine.

Une jeunesse en Engadine se compose d'une série d'histoires courtes, tableaux au détail soigné, dénotant un grand souci de la couleur et de la matière. C'est une enfance -heureuse en moyenne- qui nous est contée, en évitant le danger du genre, le narcissisme, mais en peignant le monde en formation tel qu'il est à l'œuvre dans la perception enfantine.

L'espace de la petite enfance, c'est avant tout la maison, de la cave au grenier, la maison et ses cachettes, ses bruits, ses objets familiers. Nulle part ailleurs, il n'est donné de vivre semblables émotions, joie et peur mêlées. L'enfant grandit, parvient à l'échelle du monde, sous l'action, souvent violente, du père. Il l'accompagne aux travaux des champs. Il ratisse les andains frais coupés, puis il fauche à son tour.

L'herbe fauchée n'est pas inerte. Des formes, des insectes et des rêves lui conservent la vie, bien après que le mouvement symbolique de la faux l'ait tranchée.

L'enfant a le don d'écouter. Une horloge. Une chanson. Il sait abstraire un bruit du bruissement désordonné du monde comme font les vieux. D'un bruit chargé d'évocations ceux-ci glissent dans le souvenir, quand l'enfant laisse vaguer son imagination.

Se rappeler une voix, une image, égrener les souvenirs, c'est autant le travail de l'écriture que la mobilisation de la mémoire. C'est aussi la force en retour de l'écriture de transformer un événement cruel, sanglant peut-être, en anecdote grave et tendre.

Alternatives Economiques

Comprendre les questions économiques, finalement, ce n'est pas très difficile. Avec un petit peu de sens pédagogique, n'importe quelle équipe est capable d'expliquer clairement les questions qui paraissent compliquées et d'en montrer le pourquoi et le comment: des problèmes monétaires au chômage, en passant par la comptabilité nationale...

Fournir des informations originales, des synthèses accompagnées de descriptions précises, des chiffres essentiels peu connus, c'est déjà un peu plus compliqué.

Mais montrer que la course à la productivité, au profit et à la rentabilité n'est pas inéluctable; qu'une société un peu moins inégalitaire, un peu plus agréable à vivre et davantage respectueuse des hommes et de la nature, n'est pas forcément une utopie; que dès maintenant d'autres choix sont possibles, c'est le projet d'Alternatives Economiques.

Abonnement: 7 numéros par an (dont un avec le bilan de l'année) 40 francs. Le numéro: 7 francs.

L'adresse: 57, bdv de la Motte, 21800 Quetigny.

Broussailles

Broussailles est une nouvelle revue produite par le collectif du même nom et l'association A.S.I.L.E. d'Annecy. Elle s'autofinance (elle n'est pas riche) et s'autodiffuse (elle a besoin de tous les contacts).

Chaque numéro (il y en aura deux par an) se développe à partir de quatre pistes principales. Il y a ainsi des Sentiers, au long desquels un individu ou un groupe propose une approche de l'ensemble ou d'un aspect de son itinéraire (dans le n°1 c'est notamment le Théâtre en l'air de Thonon qui parle de son travail). Des Fouilles: des textes variés sur un thème commun pour sortir de l'ombre quelques idées, prendre parti et alimenter une réflexion collective. Les Fouilles du n°1 s'articulent sur la montagne: espaces conçus, espaces vécus. Citons pêle-mêle le Parc des Ecrins, les paysans et l'administration forestière, mais surtout des enquêtes et entretiens auprès d'agriculteurs qui s'installent ou qui tentent de tenir le coup. Cela se passe dans le pays savoyard et c'est très intéressant.

Des Expressions: poèmes, photographies, dessins, nouvelles.

Et enfin, Rézos, ce sont des collectifs qui se présentent en une page conçue et maquettée par eux.

Tout cela est touffu, c'est-à-dire riche. La matière est abondante (120 pages) et la mise en page séduisante. On a envie de lire. Le prix de vente au numéro est de 40 francs. Mais les smicards peuvent s'abonner au prix coûtant de 60 francs. Sinon c'est 80 francs et le soutien à partir de 100 francs (chèques à l'ordre de Broussailles).

L'adresse: 6, rue Leynaud, 69001 Lyon.

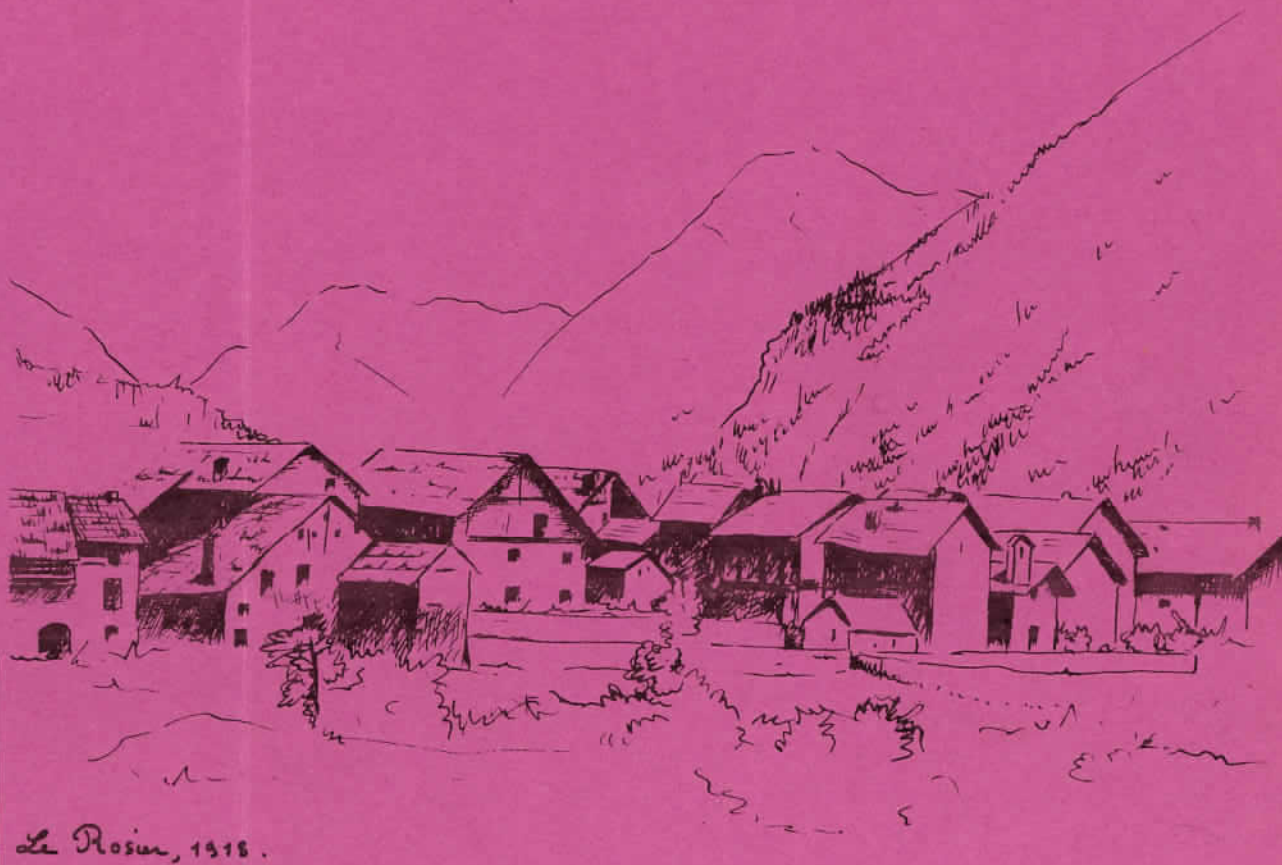
SOMMAIRE

Retour Aval. Editorial	1
La montagne: un no man's land esthétique. Entretien avec Jean Bocognano	3-9
La question des topos-guides et les cascades de glace	10-11
Souvenir d'un vent poète...	12-13
Contrebandiers, espions, alpinistes et marcheurs.	14-16
"Librairie à Chamonix!" Entretien avec un libraire à Briançon	17-19
Fiction	19
L'agriculture traditionnelle à Val-des-Prés (1850-1914)	20-23
Terreau politique	24
La montagne aux écritures. Chronique des livres de (moyenne) montagne	25-26
Revue	26
Dessins de couverture 1 et pages 11, 15 et 22 de Frédéric SIMON	
Dessins pages 7 et 8 de Gérard SINGER	

TRANSHUMANCES, revue publiée par
l'association du même nom.
Adresse: Le Rosier, Val-des-Prés
05100 Briançon
Directeur de la publication:
René Siestrunk.
Comité de rédaction:
Luc MARCHELLO, Marc PASCAL,
René SIESTRUNCK

Dépôt légal: 3ème trimestre 1982
ISSN: 0182-3108

Montagnards et Montagnes



Le Rosier, 1918.

Imprimerie: Briançon-Demain,
33 bis rue Joseph Silvestre
05100 Briançon

Abonnements: 4 numéros 30 francs
Soutien: 100 francs
CCP: Transhumances 247 38 D Marseille